rdt @ etelaat.ir

Revue de Téhéran

PREMIER MENSUEL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 4 ESFAND 1384 I^e ANNEE

PRIX 500 TOMANS

FEV.-MARS 2006



SABALAN
UNE SOURCE PARADISIAQUE

LE CICR EN IRAN
ENTRETIEN AVEC PETER STOCKER

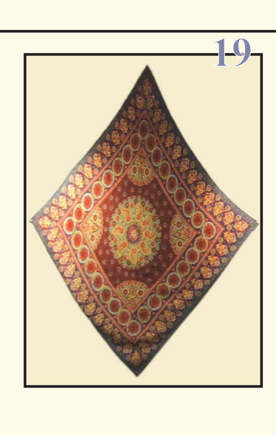
LES DESSINS DE GHAHVEH KHANEH

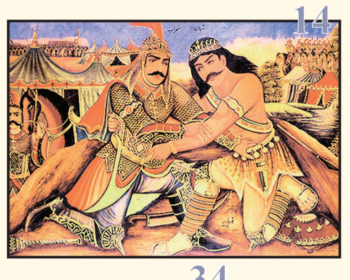
LE TA'ZIYE
UN RITUEL RELIGIEUX SPECTACULAIRE

Revue de Téhéran

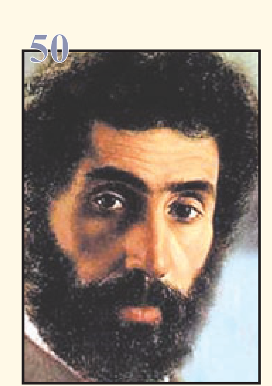
Premier mensuel iranien en langue française
N°4 esfand 1384 - mars 2006
Première année
Prix 500 Tomans

Sommaire


19


14


34


50


39



Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Directeur & Rédacteur en chef
Mohammad-Javad MOHAMMADI

Rédaction
Esfandiar Esfandi,
Rouhollah Hosseini,
Massoud Ghardashpour,
Béatrice Trehard,
Maryam Devolder

Graphisme & Mise en page
Naz Maryam Malek

Equipe technique
Monireh Borhani,
Mehdi Saïdi

Adresse: Etelaat,
Ave. Nafte Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran
Code Postal:1549951199
Tél: 29993615
Fax: 22223404
E-mail: rdt@etelaat.ir

Imprimé par Iran-Tchap

Couverture: *L'Achoura* par Massoud GHARDASHPOUR

NOTE DU MOIS

Triste affaire des caricatures qui n'en finit pas de rebondir. Suite à la publication des images touchant à la personne du saint prophète de l'islam dans l'un des plus grands quotidiens danois, *Jyllands-Posten*, ces représentations outrageantes ne cessent pas d'être obstinément reprises chaque jour par un nouveau quotidien ou magazine européen. Et cela malgré la vague d'indignation qu'elles ont provoquée dans le monde musulman. Il serait évidemment naïf d'y voir une succession d'accidents malheureux suscitée par la maladresse des journalistes. Mais quels que soient les médiocres buts qu'ils poursuivent, c'est, à notre plus grand regret, au nom du principe de la liberté d'expression que ces diffamations sont ainsi banalisées. Curieux monde que le nôtre! La liberté d'expression est invoquée dans l'atteinte à la dignité et au respect de plus d'un milliard et demi de musulmans alors que l'offense à l'égard des personnes ordinaires ou des instances publiques est répréhensible par la loi. Ne voyant pas nécessaire de rappeler les multiples principes qui ont été enfreints dans cette affaire, nous nous contenterons d'en évoquer un seul, de nature juridique. Maintes réflexions de fond menées sur le caractère absolu ou relatif des droits, ont fait admettre depuis longtemps à tous les systèmes juridiques, des limites dans l'application des droits civiques. Toute personne peut en effet profiter de ses libertés individuelles tant qu'elle ne portera atteinte à l'ordre public, aux bonnes mœurs, et aux droits d'autrui. De ce point de vue, il est donc absolument inconcevable que des êtres, dans l'exercice de leur profession, s'estiment en droit de blesser la dignité et le respect d'autrui. Que dire alors maintenant du fait qu'un si grand nombre d'êtres humains se sentent moralement atteints, gravement heurtés dans leurs convictions? Il est donc parfaitement fondé de voir dans l'emploi de ce terme, davantage un alibi nourrissant d'inavouables objectifs politiques qu'un vrai raisonnement logique. Et nous regrettons de voir, à une époque où certains prônent l'ouverture, l'échange et le rapprochement des civilisations, que d'autres, en dénigrant les règles élémentaires de civilité et au mépris des grandes civilisations, sèment la culture de la haine et de l'hostilité.

Mohammad-Javad MOHAMMADI

27ème anniversaire

La cérémonie marquant le 27ème anniversaire de la victoire de la révolution islamique d'Iran a eu lieu la semaine précédente aux quatre coins du pays. Des centaines de milliers de personnes s'étaient rassemblées dans les grandes avenues pour soutenir le programme nucléaire pacifique iranien et manifester leur indignation envers la publication des caricatures du saint prophète de l'islam. Sous un soleil printanier, et dans une ambiance bon enfant, les Téhéranais ont afflué vers la place Azadi (Liberté) pour fêter ce jour, alors que les slogans contre les Etats-Unis, Israël et l'Angleterre fusaient. En signe de protestation, ils ont brûlé des marionnettes représentant George W. Bush, Ariel Sharon et Tony Blair.

Cette manifestation revêt une importance particulière puisqu'elle faisait suite à la réunion des gouverneurs de l'AIEA qui décidèrent de saisir le conseil de sécurité du dossier nucléaire iranien. De même, quelques jours avant, la plupart des personnalités influentes des partis et des institutions ont appelé le peuple à participer massivement à la marche afin de revendiquer leur droit légitime d'accéder à la technologie nucléaire pacifique. L'événement a été d'ailleurs couvert par quelque 700 journalistes locaux et étrangers et diffusé directement sur les chaînes CNN et BBC.

Le discours présidentiel de Mahmoud Ahmadinejad, tenu sur la place Azadi de Téhéran, a été ponctué par les cris de la foule. " *La révolution islamique est porteuse d'amour parmi tous les hommes* " a-t-il souligné. Il a fait allusion à l'affront proféré par certains journaux européens à l'encontre du Prophète et a déclaré: " *Ceux qui veulent ternir l'image du prophète de l'Islam, commettent une erreur. Le soleil brille toujours, ne le souillez pas.*"



de la révolution islamique d'Iran

Au sujet de la Palestine, M.Ahmadinejad a poursuivi que la période d'occupation était terminée et que seul un référendum pouvait remédier au problème du peuple palestinien, digne de déterminer son sort de façon autonome.

Concernant les activités nucléaires iraniennes, il a averti les pays occidentaux que s'ils voulaient priver l'Iran de son droit en se basant sur les règles du Traité de non-prolifération nucléaire (TNP), le peuple réviserait sa politique dans ce domaine. Il a fait remarquer que la politique de la République islamique d'Iran avait toujours consisté à poursuivre ses activités dans le cadre de l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA) et du TNP. " *Le peuple iranien s'est toujours montré indulgent à votre égard, nous garderons notre sang-froid mais ne nous faites pas perdre notre patience, ne nous obligez pas à revoir notre politique* " a-t-il noté avant de souligner que l'Iran avait entretenu depuis ces dernières années une étroite collaboration avec l'AIEA.





M. Ahmadinejad a fait savoir que les négociations tenues avec la Troïka - la France, l'Allemagne et l'Angleterre - durant ces trois dernières années montraient qu'ils ne voulaient pas que l'Iran se fournisse de la technologie nucléaire, l'empêchant ainsi d'accéder aux échelons du progrès. Il a comparé cette question à la nationalisation de l'industrie pétrolière et affirmé qu' " *ils voulaient accaparer notre énergie nucléaire pour la vendre au compte-goutte et imposer leur politique aux autres nations* ".

Le président iranien a également énoncé les différents articles du TNP sur le droit des Etats membres à se munir de la technologie nucléaire à des fins pacifiques. Selon lui, nombreux sont les pays membres de l'AIEA qui n'ont pas signé le Traité : "*Et ils veulent décider pour nous ! Le temps de vouloir gouverner le monde, d'employer la force militaire est passé. Le temps de la domination est terminé, voilà venu le moment pour le peuple d'exposer sa volonté*". Au terme de son discours, le président iranien a rendu hommage à la foule venue soutenir indéfectiblement les idéaux de la révolution.

Une résolution finale composée de neuf articles a été ratifiée par les manifestants clamant haut et fort le *takbir*. Elle souligne entre autres que " *le peuple iranien a choisi son chemin et ne pliera pas l'échine devant les desideratas sélectifs et politiques des pays qui, forts de leur équipement nucléaire, menacent la paix et la sécurité mondiale.* " La résolution a aussi dénoncé fermement la publication des images outrageantes du prophète de l'Islam.

L'énergie, enjeu du vingt et unième siècle



"Les grandes puissances ont toujours été en concurrence pour la quête des ressources fossiles, mais il semble que la lutte pour s'approprier les dernières réserves soit plus que jamais acharnée. Cette compétition sera un des thèmes clé de la géopolitique de ce vingt et unième siècle."

Dixit Paul Roberts dans un article du " Washington Post. " Il se base sur la croissance de la demande enregistrée dans des pays comme le Brésil, l'Inde et surtout la Chine pour prédire que la demande aura doublé d'ici l'an 2020.

Le journal " Oil and Gas " dans son numéro d'avril 2005, présente l'Iran, avec ses quelques 125,8 milliards de barils, comme le deuxième pays en réserve pétrolière au monde. L'Arabie Saoudite, avec ses 260 milliards de barils, est incontestablement numéro un dans le domaine. L'Irak, qui en détient 115 milliards, occupe la troisième position. Il n'est donc pas étonnant que l'Iran soit convoité par des pays dont le développement est irrémédiablement lié à un approvisionnement en énergie.

L'exploitation de l'or noir en Arabie Saoudite tourne à plein régime et les experts doutent que ce pays puisse augmenter, dans les vingt prochaines années, de manière significative sa production, estimée aujourd'hui à dix millions de barils par jour. En revanche, l'Iran a un excellent potentiel de croissance ; à l'heure actuelle, ce pays produit environ quatre millions de barils par jour et a comme objectif d'élever sa production à sept millions dans les années à venir. "Ce potentiel accroît l'importance de l'Iran en tant que pays exportateur." souligne Mikel T. Klar, analyste de la revue " Tomdispatch. " Cette prérogative ne se limite pas au pétrole ; l'Iran abrite de fabuleux gisements de gaz. Alors que le besoin en gaz augmente plus rapidement que le pétrole, l'Iran détient dans ses sous-sols quelques vingt-huit trillions de mètres cubes de gaz qui représentent environ 16% de la totalité des réserves mondiales ; seule, la Russie peut prétendre à mieux.

L'embargo imposé par les Américains depuis 1995 a de toute évidence nui à leurs propres intérêts. Les grands contrats signés avec la société Total pour le développement des sites gaziers, notamment "Pars Sud" et ceux signés avec d'autres sociétés pétrolières qui ont défié l'embargo n'en est qu'un exemple. L'agence d'information pétrolière chinoise " Chana " présente aujourd'hui l'Iran comme le premier fournisseur de son brut. Jusque là, c'était l'Arabie Saoudite qui approvisionnait l'essentiel des besoins de plus d'un milliard deux cents millions de Chinois. "Chana" écrit : " L'achat de pétrole iranien, au mois d'octobre 2005, était de 39,66 % supérieur au mois de septembre. En comparaison avec le mois d'octobre 2004, ces achats se sont accrus de 85,14 %. " Selon Mikel T. Klar " Il ne fait aucun doute que les grandes compagnies d'énergie américaines rêvent ces jours de participer à l'exploration et à l'exploitation de ces ressources si précieuses, mais l'embargo commercial signé par le président Clinton en 1995 et renouvelé par la suite par Georges W. Bush, leur interdit toute collaboration. En dépit des lois internationales, le gouvernement américain se permet

même de sanctionner tout pays qui participe à des projets dans le domaine de l'énergie en Iran. Sur le terrain, l'embargo n'a pu empêcher de nombreux consortiums et sociétés à prendre part aux différents projets de développement du secteur. " Selon les statistiques du département américain de l'énergie (D.O.E), en 2003, 14 % de l'importation chinoise de pétrole était d'origine iranienne.

Pour une diversité géographique des ressources

La stratégie dominante est d'essayer de diversifier au maximum les points d'approvisionnement. Ces dernières années, la Chine et le Japon mènent une lutte sans merci afin de négocier des droits sur le pétrole de la Sibérie. Aujourd'hui, la Russie hésite à vendre son pétrole, par l'intermédiaire d'un gazoduc long de 2.240 km, à la Chine (la future superpuissance) ou de l'acheminer 3.860 km plus loin, en bordure de la côte japonaise (un des pôles industriels actuels.) L'enjeu est si important que le Japon offre les cinq milliards de dollars nécessaires à la construction du gazoduc, ainsi qu'un investissement de sept milliards de dollars dans le développement des réserves pétrolières de la Sibérie. Ajoutez à ceci deux autres milliards pour soutenir " des projets sociaux. " Si Tokyo gagne ce pari, sa relation, déjà froide en ce moment avec Pékin, pourrait atteindre son pic le plus glacial depuis la fin de la seconde guerre mondiale.

D'autres sites riches en pétrole sont également convoités. La mer Caspienne, située entre cinq pays limitrophes, représente un des points chauds dans ce domaine.

Deuxième réserve pétrolière après l'Arabie Saoudite, l'Iran est aussi la deuxième réserve mondiale de gaz

En Asie centrale, l'Iran, cette fois en compagnie de la Russie, de l'Azerbaïdjan, du Turkménistan et du Kazakhstan négocient encore l'exploitation et la répartition de cette zone pétrolifère. " En Afrique, l'attrait des réserves pétrolières de pays comme le Nigeria, le Cameroun et le Tchad, a suscité la création d'un réseau de base militaire ou de programmes politiques particuliers. " affirme le " Washington Post. " Mais, pour étancher cette soif inextinguible, le Moyen-Orient est une région incontournable puisqu'elle détient les réserves les plus importantes garantissant encore pendant des décennies l'énergie fossile indispensable au développement industriel mondial.

SINOPEC, une grande société pétrolière chinoise, a signé un important contrat avec l'Iran s'étalant sur vingt-cinq ans. Selon le protocole, la Chine participera au développement des grands sites gaziers de l'Iran et achètera du gaz GNL. Ce serait l'un des plus grands investissements chinois en dehors de ses frontières ; ce qui signifie un choix stratégique et implique un renforcement des relations entre les deux pays.

Après la Chine, l'Inde est un autre client de l'Iran. Ce pays se distingue par sa formidable progression industrielle. En janvier, la société " Gas Authority of India Ltd.GAIL " a signé un contrat avec la société nationale d'exportation de gaz de l'Iran. Le contrat stipule l'achat annuel d'environ cinq millions de tonnes de gaz pendant vingt-cinq ans pour un montant de 22 milliards de dollars. La péninsule est en pleine négociation pour le développement du site "Yâdâvaran. " dans la province de Khouzestan. L'Inde et le Pakistan peaufinent les dernières clauses d'un contrat pour la mise en place d'un gazoduc qui acheminerait le gaz iranien jusqu'en Inde, en traversant le Pakistan. Désormais connue sous l'appellation de " la ligne de paix", ce gazoduc alimenterait les deux pays hostiles et permettrait au Pakistan de bénéficier d'environ trois cents millions de dollars de taxe annuelle de transit. Showkat Aziz, premier ministre pakistanais, a déclaré : "Dans ce projet, tout le monde est gagnant ; l'Iran, l'Inde et le Pakistan. " Bijan Nâmdor Zanganeh, ex-ministre du pétrole en Iran, a annoncé au printemps 2005, que l'industrie du pétrole et du gaz iranien aura besoin d'injecter 30 milliards de dollars dans les dix années à venir pour pouvoir produire sept millions de barils de pétrole par jour et en même temps, répondre aux 20 % de la demande mondiale en gaz.

Atteindre un tel objectif peut paraître fantastique, voire irréel, mais la République Islamique, dans son programme intitulé "Panorama pour les vingt ans à venir", l'envisage de manière très sérieuse.

M. BLEEKER

Le complexe pétrochimique de Mâhshahr



Le Khûzestân est un des principaux pôles économiques de l'Iran. Cette région est particulièrement attractive en termes d'investissement, grâce à la présence de pétrole, de gaz, de terres de bonnes qualité, d'eau en grande quantité ; grâce également à un réseau aérien, routier, mais aussi maritime de communications, ce dernier offrant un précieux accès aux voies maritimes internationales; grâce enfin à ses richesses touristiques.

La région de Mâh shahr, avec une superficie de 7304 kilomètres carrés, se trouve au sud-est du Khûzestan à proximité de Khormûsâ, au nord elle est voisine de Râmehrmoz, à l'est elle ouvre sur Behbehân, à l'ouest sur Khoramshahr, et au sud sur le golfe Persique.

Le climat y est humide, avec des températures maximales de 48 degrés en été, et une température moyenne annuelle de 24,8 degrés. Mâh shahr se prénommait anciennement Ma'shûr et c'est un des plus vieux ports du golfe Persique qui, en 1339, fut rebaptisé du nom de la province et resta, avant d'être supplanté par Khark, le plus grand port d'exportations pétrolières de l'Iran.

En plus des installations d'exportation de pétrole, Mâh shahr comprend également une usine de gaz liquide, un centre d'exportation de gaz et un important complexe pétrochimique, à vingt kilomètres du port.

Le port Imam Khomeiny (Bandar Imam) est relié au golfe Persique grâce à la voie fluviale de Khormûsâ. Les pétroliers qui se déplacent vers Mâhshahr, doivent obligatoirement passer par Khormûsâ. Cette voie fluviale est une des voies naturelles les plus importantes du pays et des navires pesant jusqu'à 100 mille tonnes empruntent cette voie qui les conduit jusqu'au port Imam Khomeiny et à Mâh shahr. Le port Imam Khomeiny comprend 36 appontements et reste aujourd'hui le plus grand port d'Iran. C'est dans ce port que les plus grands bâtiments viennent s'amarrer pour décharger leurs stocks de marchandises.

Le port Imam Khomeiny a connu un grand essor ces dernières années, grâce à l'industrie pétrochimique. Toute l'industrie pétrochimique iranienne est concentrée dans cette région. Avec le port Imam Khomeiny, celle-ci comprend entre autres les installations de Râzi et de Fârâbi. Le centre pétrochimique de Râzi est un des plus grands complexes industriels, spécialisé dans la production d'engrais minéraux (phosphates) et de divers produits chimiques. La première partie de ce complexe est devenue opérationnelle en 1349.

Ce deuxième centre industriel pétrochimique du pays a une production annuelle de 2600 mille tonnes, toutes productions comprises. C'est le plus grand producteur d'ammoniaque, d'engrais, d'acide sulfurique, de souffre, et l'unique producteur d'acide phosphorique et d'engrais composés de phosphate et de sulfate d'ammonium d'Iran.

Le centre Imam, avec une superficie de 271 hectares, est l'autre centre pétrochimique d'importance qui se situe également dans la région du Khûzestân, au nord-ouest du golfe Persique, à 160 kilomètres au sud-est d'Ahwâz et à 84 kilomètres à l'est d'Abâdân. Ce complexe est favorisé par un accès facile aux produits de consommation, au carburant et aux matières premières, par la présence d'un complexe routier et ferroviaire pour le transport des marchandises, d'un aéroport, et d'abondantes ressources en eau. Il bénéficie en outre, en tant que centre pétrochimique d'échelle nationale, de l'aide budgétaire au développement du conseil régional du Khûzestân. En outre, le centre a adopté des méthodes de consommation d'énergie originales, comme par exemple le fait d'éviter de brûler le gaz en même temps que le pétrole. L'ensemble de ces éléments constitue des atouts majeurs pour ce centre pétrochimique.

Le centre industriel pétrochimique du port Imam, avec une production annuelle de plus de 7 millions de tonnes et la capacité de produire plus de 30 produits différents, est le plus grand centre pétrochimique du pays. Ce complexe industriel est depuis quatre ans à la tête des cent entreprises iraniennes d'exportation, avec en 1381, un revenu de 7 071 milliards de Rials, dont 554 millions de dollars d'exportations.

Au début de l'année 1381, la division des responsabilités entre plusieurs entreprises indépendantes est devenue effective, avec la politique de décentralisation des instances directives de l'entreprise dont le but était d'obtenir de meilleurs rendements et une meilleure utilisation du potentiel existant. Ces entreprises sont :

1. l'entreprise Farâvaresh, productrice de gaz liquide (NF), de (PX), l'unité Olfin (OL), l'unité aromatique (AR) et les installations communautaires.

2. l'entreprise Baspârân, chargée de produire du polyéthylène lourd (HD), du polyéthylène léger (LD), du propylène (PP), du polyvinyle de chlorite (PVC), du butadiène et du plastique synthétique.

3. l'entreprise Kimiâ, avec la production de sel marin, d'alcalis (CA), d'éthylène de chlorite (EDC), de chlorure de vinyle (VCM) et d'éther butylique tertiaire méthylique (MTBE),

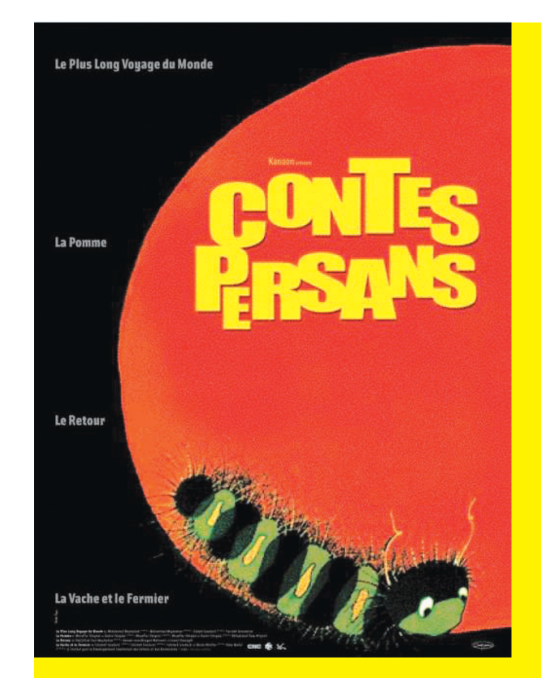
4. l'entreprise Ab Nirû et sa centrale électrique, chargée également de produire de l'eau distillée, de l'azote, de la vapeur et de l'air liquide.

5. l'entreprise Khârzami, qui s'occupe de la gestion des sous-ensembles de ces entreprises, comme la gestion du matériel, des projets et des services.

Le centre pétrochimique se trouve à Mâh shahr, avec une superficie de 1700 hectares, au sud-ouest de l'Iran, à coté du port Imam Khomeiny. Ce complexe doit atteindre, d'après les plans de développement, une superficie de 2300 hectares. Ce complexe industriel a accès au transit international maritime par le port Imam Khomeiny ; il a accès à la Turquie grâce au réseau ferroviaire direct, mais aussi à l'Europe et l'Asie centrale.

Compte tenu des conditions naturelles et géographiques, et de la législation spéciale en vigueur dans ses départements, relatifs au développement industriel et commercial et le développement de l'artisanat, grâce entre autres à ses ressources économiques régionales et nationales et sa main d'œuvre, cette région est prête, et c'est une bonne chose, à accueillir toutes les nouvelles technologies et à favoriser une hausse du niveau de l'emploi.







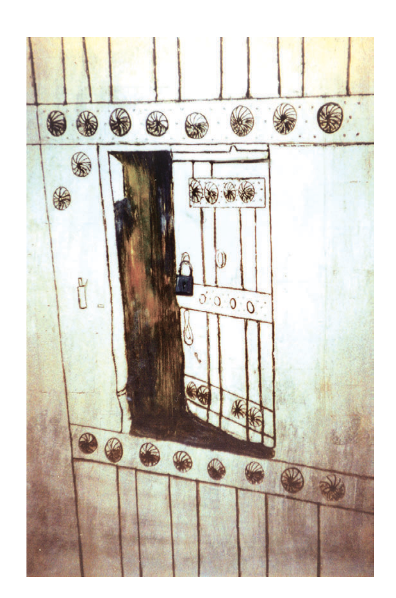
L'accueil favorable réservé en France aux films iraniens d'animation

Des films iraniens d'animation produits par "le centre éducatif pour les enfants et la jeunesse" ont été projetés dans les salles françaises de cinéma françaises pendant une dizaine de jours, fin janvier début février. Onze salles de cinéma ont participé à l'événement. Cette information a été largement relayée par les sites Yahoo et Fan de cinéma. Ces films ont été présentés à l'intérieur de deux grandes catégories: " Le mont des bijoux", " Les ailes blancs" réalisés par Abdollah Alimorad et "L'agréable conte" de Mohammad Réza Abedi ont été classés dans la catégorie des " contes du bazar"; "Le plus long voyage du monde" de Mohammad Moghadam, "La pomme" de Mozaffar Sheydaï, "Le retour" de Vagihollah Fard moghadam et "Le fermier et sa vache" de Fatemeh Goudarzi ont constitué la catégorie" contes iraniens". Aux dires du magazine Excessif ," ces films évoquent la simplicité, et cela attire non seulement l'attention des enfants, mais également celle des grandes personnes nostalgiques de leur enfance. Il s'agit par ailleurs de récits édifiants, qui à ce titre concernent en particulier les adultes".

Selon Marine Landrot, la célèbre critique cinématographique, "ces films, et bien d'autres films en provenance d'Iran, abordent les divers problèmes avec tendresse et poésie, d'une façon qui appartient en propre au cinéma iranien".

Il est à préciser que la série des films " contes du bazar" a également été présentée dans le cadre du festival international de Clermont- Ferrand entre le 26 janvier et le 4 février. " C'était la lune et le renard" de Babak Nazari fut ainsi présenté dans la section hors compétition des films pour enfants.

Peindre l'argent



" Il n'y a d'art que chez les Iraniens", disait Ferdowsi dans le Shâh-nâme. Evidemment il exagérait. Cependant, l'art reste à n'en pas douter, l'une des préoccupations majeures (mineure?) du citoyen iranien. L'intérêt porté pour l'art reste vivace. Pour preuve: les multiples expositions qui se déroulent chaque mois un peu partout dans le pays, dont celle, consacrée ce mois-ci à l'œuvre de Zohreh Ghiyasvand. Intitulée "peindre l'argent", cette exposition présente des tableaux, "relatant notre passé à travers des symboles", dit le peintre. Travaillés à l'huile et à la gouache, de facture généralement réaliste, ces toiles n'en abordent pas moins le domaine du surréel. Anciennes portes et antiques portails constituent les éléments centraux de la plupart des œuvres et donnent à Celles-ci leur couleur orientale. Certains thèmes traditionnels et architecturaux ont traits aux particularités nationales, religieuses et culturelles de l'Iran: des versets coraniques, l'argent ou l'or qui couvraient jadis les portes des monuments saints. Saghakhaneh (lieu à connotation religieuse où l'on va épancher sa soif) fait l'objet de certaines de ces toiles. Les couleurs employées donnent une allure authentiquement iranienne: le vert, le bleu azur et le bleu turquoise par exemple.



L'éclat du cinéma iranien au festival du film de Berlin



Pour la première fois dans l'histoire du cinéma iranien, six films ont été retenus dans le cadre du festival du film de Berlin. Ce dernier, on le sait, fait partie du triumvirat des festivals les plus en vue du monde.

Cette information a son importance car l'absence du cinéma iranien en 2005 au sein des grandes manifestations cinématographiques du monde avait fait courir, dans les rencontres européennes ou américaines consacrées au cinéma, le bruit de la mort de notre cinéma iranien. Ont été ainsi retenus "Hors jeu" de Jafar Panahi, "C'est l'hiver" de Rafi Pitts dans la section des longs-métrages; "Un autre matin" de Naser Refahi et "Les ouvriers sont au travail" de Mani Haghighi dans la section forum; "Lentement" de Maziar Miri dans la catégorie panorama; et le court métrage " Un peu plus haut" de Mehdi JDafari dans la section compétition. La présence de deux films iraniens dans cette dernière section a provoqué l'étonnement des experts. " C'est un événement rare dans l'histoire de ce festival que de voir deux films d'un même pays présents dans la section compétition des longs métrages", a déclaré Dieter Kaslick, le directeur de ce grand festival.

Présentation de dix œuvres majeures par le ministère iranien de la culture

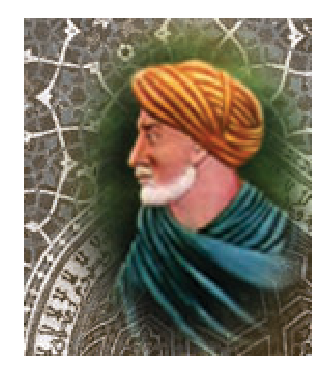
A la treizième session du prix mondial du livre de l'année organisé le 6 février en présence de grandes personnalités culturelles iraniennes et internationales, six œuvres appartenant au secteur des études islamiques et quatre à celui des études iraniennes ont obtenu le prix des meilleurs livres de l'année 2006.

Parmi les 830 œuvres de diverses langues présentées au jury, 58 concernant les études islamiques et 40 celui des études iraniennes, ont réussi à atteindre la seconde étape du concours. Les dix œuvres primées ont été choisies parmi ces dernières.

Dans le secteur des études islamiques figurent *Le rationalisme et la tolérance en Islam expliqués selon les idées de Lessing* par Silvia Horch; *Les études islamiques régionales d'après des renseignements géographiques* écrit par youki Okabe; *Islam, art et architecture* par Markus Hattstein et Peter Delius; *L'évolution de la pensée depuis le milieu du 8ème siècle de l'hégire jusqu'au milieu du 10ème siècle* par Cheikh Jafar al-mouhajir; *Islam, une doctrine pour la vie* de SM. Prozorov; *Science et technologie en Islam,* œuvre du grand chercheur turc, Fuat Sezgin.

Parmi les oevres qui ont obtenu le prix des études iraniennes figurent: *La littérature persane* de François de Blois, Le *Shâh-nâmeh* de Robert Hillenbrand et *L'enseignement du persan* écrit par Vladimir Ivanov et Gladkoura.

L'exposition "Ibn Khaldoun" en Espagne



L'exposition "Ibn Khaldoun" aura lieu à Séville en Espagne du mois de mai au mois de septembre 2006. Le grand philosophe arabe, Ibn Khaldoun naquit en 732 en Tunisie et mourut en 808, à 67 ans en Egypte. Cet événement sera l'occasion d'examiner l'état des relations politiques, socioculturelles, intellectuelles et religieuses qu'entretiennent l'Occident et l'Orient (en particulier le monde arabe).

Les visiteurs seront susceptibles d'élargir leur connaissance relativement à l'évolution de la pensée, en particulier dans l'Andalousie du quatorzième siècle. L'impact de la culture andalouse sur le développement de la culture mondiale sera également abordé.

Cette exposition a surtout pour objectif d'évoquer les points communs susceptibles de rapprocher l'Occident et l'Orient. Compte non tenu d'une connaissance plus approfondie de ce grand penseur arabe, cette exposition sera également l'occasion pour les visiteurs de mieux connaître l'histoire de l'Espagne, en les incitant également à visiter les monuments historiques du pays.

Pendant "la décade de l'aube", les 10 jours qui précèdent la victoire de la révolution islamique d'Iran, et pour célébrer ces victoires, différentes compétitions sportives internationales ont eu lieu et parmi ces compétitions on peut citer :
Le badminton, le water-polo, l'athlétisme, le basket-ball, l'escrime, le karaté, la gymnastique, le volley-ball assis, etc.



Selon le dernier ranking (classement), de la fédération internationale de volley-ball (F.I.V.B.), l'équipe junior iranienne a été classée avec 176 points, troisième dans le monde et première en Asie pour les années 2004 et 2005.

DU 10 AU 26 FEVRIER, LES J.O. D'HIVER : TOUT SCHUSS A TURIN

Des atlantes de 85 pays se retrouvent à Turin, en Italie, pour les Jeux olympiques d'hiver. Pendant deux semaines, ils vont accomplir des exploits sur la neige et sur la glace, en espérant ramener une médaille pour leur pays !

Turin, la ville olympique :

Turin est la quatrième ville d'Italie, après Rome, Milan, et Naples. Elle est située au nord du pays, près des Alpes. Tous les sports de glace, comme le patinage ou le hockey, auront lieu à Turin. Les autres sports auront lieu dans les stations de ski voisines.

Un programme chargé :

Sept sports sont inscrits au programme olympique. Certains sports regroupent plusieurs disciplines. Par exemple, le ski est un sport avec six disciplines : ski alpin, ski de fond, snow-boot (surf des neiges), saut à skis, ski acrobatique et combiné nordique (un mélange de saut et de ski de fond).

Une compétition internationale :

Les J.O. d'hiver existent depuis 1924. Au début, les médailles étaient souvent remportées par les athlètes des pays nordiques : Canadiens, Norvégiens, Finlandais,. Car ils étaient habitués à la neige et pratiquaient le ski dès leur enfance. Mais aujourd'hui, les athlètes voyagent et s'entraînent partout dans le monde. Alors de nombreux pays sont médaillés !

Le docteur Dadekan, président de la fédération de football ainsi que le vice président et secrétaire général de cette fédération se sont réunis avec les autorités du comité olympique iranien.
Lors de cette réunion, M. Simoez, entraîneur brésilien de l'équipe espoir de football iranien, a présenté son programme afin de préparer l'équipe olympique de football pour les jeux asiatiques de Doha 2006 et Pékin 2008.



L'équipe nationale iranienne de taekwondo a passé une semaine d'entrainement commun avec l'équipe de France dans un camp sportif au sud de la France. Cet entraînement a eu lieu grâce à l'invitation de la fédération française de taekwondo. Y étaient entre autre présents Hadi Saei, Youssef Karami, deux champions olympiques et sept champions du monde de l'équipe iranienne.



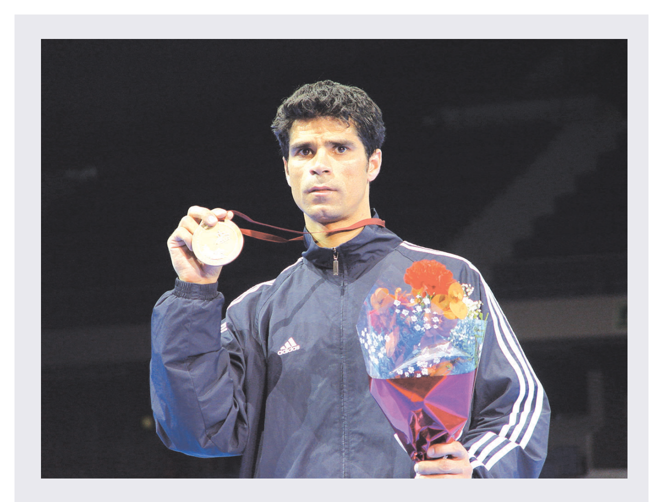


M. Nategh Nouri, président de la fédération iranienne de boxe, en présentant ses objectifs, a déclaré qu'aux jeux asiatiques de Doha 2006, les boxeurs iraniens avaient de fortes chances pour obtenir des médailles.



M. Khalilian, président de la fédération de médecine sportive a détaillé les mesures prises par cette fédération pour éviter que les athlètes iraniens aient recours aux produits interdits (dopage):

- visite régulière des camps d'entraînement des équipes nationales;
- distribution de brochures concernant les produits interdits;
- préparation des listes des médicaments nécessaires;
- faire faire des tests régulièrement aux athlètes; et Etc.



Hadi Saei, médaillé d'or olympique à Athènes, a adressé une lettre aux champions olympiques du monde sur le droit de l'Iran à utiliser l'énergie nucléaire à des fins pacifiques.

Dans cette lettre, Saei a attiré l'attention des athlètes sur l'aspect négatif des propagandes inamicales et acharnés de certains pays sur les activités scientifiques de l'Iran pour acquérir la technologie de l'énergie nucléaire à des fins pacifistes. Il a annoncé que le peuple iranien avait fait de grands progrès dans beaucoup de domaines notamment la science, la recherche, l'éducation, l'enseignement, le sport, etc … Certains pays ne veulent pas de ce progrès et donc commencent des propagandes négatives et inutiles contre l'Iran mais ni l 'Amérique ni aucune autre superpuissance ne peut empêcher l'Iran de ce droit inaliénable qui est d'acquérir la science et la technologie de l'énergie nucléaire à des fins pacifiques.

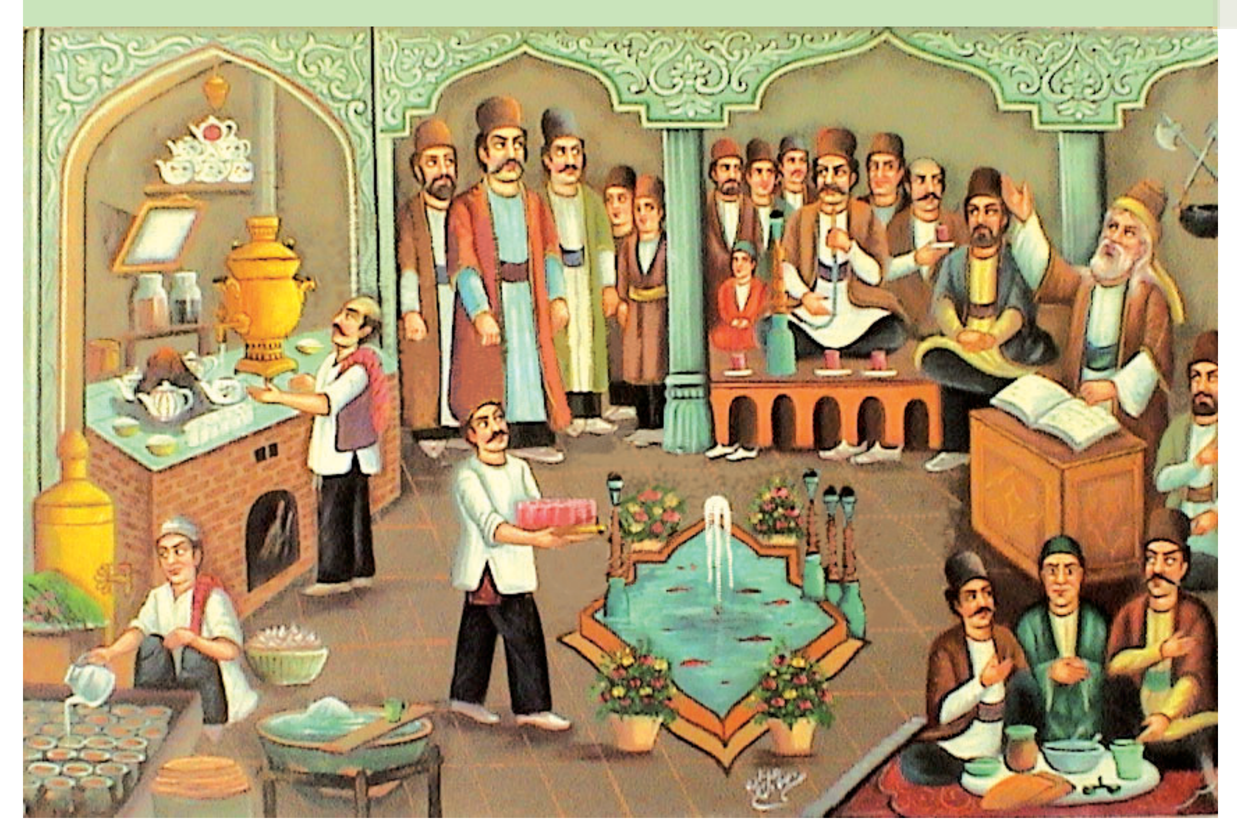


L'Ayatollah Khazali, secrétaire général de la fondation internationale de "Ghadir", a offert le titre de "Safir Ghadir" (ambassadeur Ghadir), aux champions olympiques d'Athènes, Hossein Rezazadeh et Hadi Saei.

La cérémonie a eu lieu en présence du vice président de la république et président de l'éducation physique, M. Aliabadi, du président du comité olympique iranien, M. Gharakhanlou, des présidents des fédérations sportives ainsi que des athlètes renommés du pays.

Par Hossein KOHANDANI
du Comité Olympique d'Iran

Les dessins de



C'est en dehors des courants académiques et des écoles d'arts officielles, que les dessins de Ghahveh Khaneh ont pris naissance. Ce qu'on appelle Ghahveh Khaneh, n'est autre que le café traditionnel, où l'on s'adonnait, tout en discutant, à la dégustation de l'amère et noire texture riche en caféine.

"*Le dessin de Ghahveh Khaneh*", désigne une forme artistique simple et populaire de peinture à l'huile évoquant généralement des sujets religieux, des scènes héroïques et quelque fois des festivités. Des artistes s'inspirèrent du courant naturaliste, très en vogue à l'époque, pour inventer, eux qui n'avaient pas fréquenté les grandes écoles artistiques, une forme inédite de dessin. Pour certains, l'invention de ce genre pictural populaire et religieux remonte à l'époque Safavide, où le chiisme conquit l'ensemble du territoire iranien. Ceux-là se réfèrent, pour illustrer leurs propos, aux fresques dont sont recouverts les murs de l'Imamzadeh Zeyd à Ispahan, et qui représentant des scènes de Taazieh, (théâtre évoquant le martyre de l'Imam Hossein). Cependant, certaines études tendent à démontrer que, malgré ces vestiges de l'époque Safavide, l'utilisation de ces toiles proprement dites, remonterait à l'époque Qadjar, et coïnciderait surtout avec l'émergence de la monarchie constitutionnelle en Iran.

Aujourd'hui, les iraniens se rendent au café pour consommer du thé, quand jadis, jusqu'à la seconde moitié du XIXème siècle, ils se rendaient dans les Ghahveh Khaneh pour y boire comme il se doit, du café; le thé, pour sa part, est apparu tardivement en Iran, il y a à peine cent ans.

Le monde imaginatif des dessins de Ghahveh Khaneh

Vers la fin de l'époque Qadjar, ces dessins auxquels certains appliqueront le vocable d'"imaginatifs", connaîtront en effet une floraison considérable. Il est vrai qu'avant l'apparition du genre, existaient déjà de

Ghahveh Khaneh

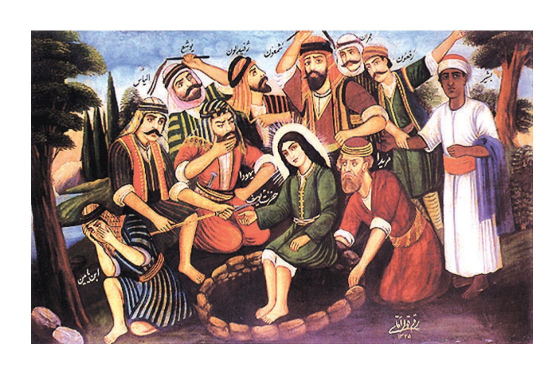
semblables travaux, qui recouvraient des thèmes issus du *Chahnameh* (compte non tenu de la dimension épique). Au début de la période Qadjar, un dénommé Ali-Réza Ghoullar Aghassi, mit pour la première fois à disposition du plus grand nombre, ce qui jusqu'ici était exclusivement réservé à la cour. C'est en modifiant les règles strictes de cette pratique tant appréciée par les aristocrates, que ce grand maître fit entrer le dessin dans les cafés, dans les Hosseïniehs (lieu de commémoration du martyre de l'Imam Hossein) et dans les différents lieux de rassemblement populaire. Une atmosphère nouvelle vit le jour avec l'apparition de ces fameux dessins dans des lieux à haute fréquentation, et les gens apprirent petit à petit à apprécier ces oeuvres qui n'allaient pas tarder à faire partie de leur quotidien."C'est un genre de dessins spécifiquement iranien" explique Abbas Bolouki Far, grand maître en la matière. "A ce titre il est proprement issu de l'esprit du peintre iranien, qui pratique une technique qui lui appartient en propre, et dont le souci n'est pas de reproduire tel quel l'anatomie du corps humain, ni la perspective". Peu d'importance est effectivement accordée par l'artiste au réalisme des formes. De ce fait, un même personnage peut être représenté différemment selon l'artiste.

Deux facteurs ont sans aucun doute contribué au développement du genre. Les patrons de cafés, tout d'abord. Ils eurent l'excellente idée de faire venir des conteurs de fables. Ces derniers, connus sous le nom de "Naghal" (raconteur) remplissaient d'une part la charge de conteur, et d'autre part, ils interprétaient tous les rôles de l'histoire. Dans les cafés, la narration d'histoires héroïques était une tradition déjà ancienne. Le café était, nous l'avons souligné, un lieu de rassemblement. On y célébrait souvent des événements religieux ou autres. Dire aujourd'hui que les cafés faisaient, à l'époque, le travail de nos médias, serait à peine exagéré. Cependant, le métier de conteur devenant trop difficile, on sentit petit à petit le besoin de recourir aux images pour illustrer les histoires et les rendre plus réelles. C'est ainsi que prit naissance le dessin de Ghahveh Khaneh, que certains classeront dans la catégorie des dessins primitifs.

Le second facteur qui profita à l'essor du genre fut sans conteste la naissance de la monarchie constitutionnelle, et le développement du mouvement dit libéral, en Iran. Les bouleversements sociopolitiques ont toujours permis aux différents mouvements artistiques de prendre de l'ampleur et de se renouveler en s'adaptant aux nouvelles tendances et aux nouveaux modes de pensées. C'est pourquoi la majeure partie de ces tableaux, réalisés en plein mouvement constitutionnel, n'étaient point destinés à divertir et à orner les grandes salles de réception de la bourgeoisie, et encore moins, à faire office de premier de couverture aux livres. Ces dessins étaient en réalité peints dans un but précis; il s'agissait pour les artistes en général, en particulier pour les artistes populaires, de rendre compte (de préférence haut et fort) des événements marquants de l'actualité. Pour en revenir aux conteurs, il est certain qu'en recourant aux grandes toiles illustratives pour évoquer la bravoure des héros du *Chahnameh* ou l'épopée de Kerbala, ils gagnaient en efficacité.

N'oublions pas également la priorité, pour les propriétaires de cafés, de satisfaire leur clientèle tout en augmentant leur chiffre d'affaires. Les cafés étaient particulièrement fréquentés à cette époque. Les différentes couches sociales s'y retrouvaient sans exception. Le lieu alimentait les discussions les plus chaudes et les plus diverses. De nuit, comme de jour, les Ghahveh Khaneh étaient bondés d'amoureux de café et d'histoires, mais aussi de peintres amateurs, qui venaient tracer sur les murs les récits qu'ils entendaient. Tous prenaient leur travail à coeur, dans l'espoir de plaire et d'obtenir ainsi une commande, qui la plupart du temps, venait des propriétaires des cafés qui les gratifiaient médiocrement. C'est durant la même période qu'on vit apparaître des courtiers dont l'achat et la vente de ces grands tableaux étaient devenues le principal gagne-pain. En effet, ce type de peinture se

vendait à merveille; pour décorer les Hamams (bains publics), les Zourkhaneh (gymnase iranien de type traditionnel) pour les cérémonies de deuil enfin. Certains allaient même jusqu'à afficher ou pendre à l'entrée de leur(s) magasin(s), ce genre de dessins dont le support, pour ce cas précis, était en tissu. Du sujet de la toile dépendait le choix de son emplacement. Le thème de l'Ashoura servait par exemple d'emblème aux cérémonies de deuil, tandis que celui du brave boucher apparaissait sur les murs des boucheries! Il faut dire que les artistes n'étaient pas toujours de vrais artistes, mais de simples ouvriers, souvent peintres en bâtiments, qui avaient appris la peinture à l'huile sur le tas. Leur seul souci était d'évoquer le mieux possible et très simplement, une certaine réalité, tout en obtenant d'attirer le plus grand nombre de regards. Pour cela, ils avaient trouvé un moyen convainquant qui était d'inscrire le nom du personnage à côté de son image.



Dans les peintures de Ghahveh Khaneh, chaque personnage occupe une place précise. Plus son statut sera important, plus il sera mis en valeur. Le personnage principal se remarque par sa taille et par sa position qui lui permet, au centre du tableau, de capter immédiatement l'attention du spectateur. Tout en suivant leur vocation et leur goût personnels les peintres, s'engageaient à respecter la volonté et les croyances des commanditaires en tenant compte des attentes de la société traditionaliste de l'époque. Les dessins constituaient un amalgame de songe et de vérité, de croyances pures et d'amour sincère. Une étude thématique permet d'établir une distinction entre deux types de dessins de Ghahveh Khaneh, chacun en accord avec les exigences de l'époque : les dessins religieux et les dessins mythiques. Les représentations dites religieuses, traitent généralement de l'épopée de Kerbala, dont la plus célèbre porte la signature de Mohammad Modaber.



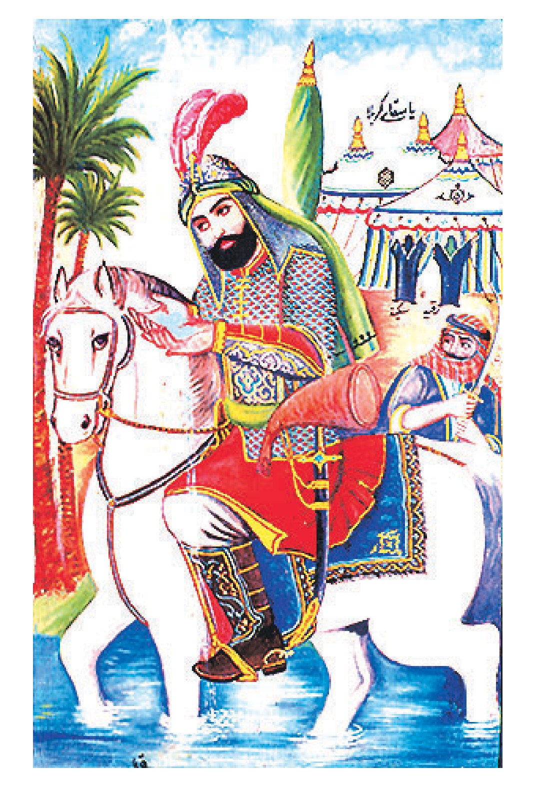
Les couleurs dominantes sur ces toiles sont respectivement le vert, le rouge et le jaune. Vient ensuite le bleu turquoise, présent sur presque tous les dessins qui représentent l'Imam Husseïn (béni soit-il). A cheval, il tient dans ses bras un nourrisson qui n'est autre que le vénéré Ali-Asghar. Tous deux portent un voile vert qui recouvre leurs têtes. Un même tableau peut représenter plusieurs scènes. Le peintre peindra donc minutieusement toutes les scènes relatives à cette tragédie, car, lorsque le conteur entreprend la narration complète du jour de l'Ashoura, il doit avoir à sa disposition tous les faits marquants se rapportant à l'événement. Chaque artiste suit cependant sa propre logique dans l'élaboration de ses toiles. Par exemple, le visage du vénéré Abolfazal (béni soit-il) restera invariablement calme et serein, sur l'ensemble des représentations, cela malgré les innombrables flèches qui lui transpercent le corps. Les "infâmes" en revanche, seront dépeints tels quels. Chemr, le cruel assassin de l'Imam Hossein, sera par exemple représenté sous les traits d'un sanglier au rictus ensanglanté. Les contrastes de luminosité n'existent pas réellement dans ces tableaux; la lumière qui éclaire les personnages n'a pas de provenance, d'où l'absence d'ombre dans ces dessins. Peut-être est-ce une des raisons qui offre de rendre ces dessins quelque peu modernes. Les dessins mythologiques de Ghahveh Khaneh, quant à eux, racontent les histoires du Chahnameh de Ferdowsi, et quelques fois, les contes et légendes populaires du pays.Entre autre, la bataille entre Afrasyab (légendaire roi de Touran), épaulés par sept armées, et Rostam (héros de l'épopée iranienne), se présentant seul et sans cheval sur la scène du combat. Ou encore la bataille du même Rostam avec Ashkbouss, autre



personnage de poids du Chahnameh. La liste des occurrences est évidemment longue.

Si l'on évoque en particulier ces quelques dessins, c'est d'une part en raison de leur exemplarité, et par ailleurs, parce qu'ils contiennent de notables et plaisantes anomalies. A titre d'exemple l'un de ces tableaux représente une scène, où Ashkbouss est vaincu par son adversaire Rostam qui brandit un étendard sur lequel nous pouvons lire des versets coraniques. Négligence, erreur, ou omission volontaire, le peintre a oublié que Rostam est un héros légendaire vivant bien avant l'arrivée de l'Islam en Iran. Ne se souciant guère de la véracité de leurs toiles, les peintres ont choisi de valoriser d'autres détails dans leurs travaux. Ils considèrent que c'est l'être humain qui donne un sens à la nature de par son existence. Le spectateur iranien accorde plus d'importance à l'héroïsme, aux scènes de batailles manichéistes entre le bien et le mal, où, faut-il le préciser, le bien l'emporte sur le mal. Il regarde avec émotion la poussière déposée sur le visage des guerriers, plutôt que le feuillage des arbres qui se trouvent à l'arrière plan de la toile. Autre caractéristique de ces dessins c'est qu'ils peuvent retracer différentes périodes de la vie d'un même héros, et, fait notable, sans que la moindre ride ne vienne se poser sur le visage du héros. Les soixante-dix années périlleuses de l'existence de Rostam, ne blanchiront point sa barbe. Dès le jour où il devint guerrier, et jusqu'au jour où il fut précipité dans un puits par son frère, il reste le même, toujours pareillement vêtu, héroïque et combatif jusqu'à son dernier jour. La critique nomme ce type d'illustration, des fausses représentations".

A ce propos, le géant du dessin de Ghahveh Khaneh, Hosseïn Ghoullar Aghassi dont le travail se démarque de celui-de Modaber (autre grand) par les contours noirs qu'il trace autour de ces personnages, dit :"*Ce qui nous distingue des peintres naturalistes, c'est que dès le départ, nous avons pris soin de ne pas nous immerger dans la nature. Nous n'avions jamais été de vrais amateurs de livres et nous ne savions pas exactement ce qui se passait à l'autre bout du monde. Tout ce que nous savions, nous l'avions entendu lors des sermons prononcés par le prédicateur de la mosquée après la prière, ou bien de la bouche d'un Naghal, les deux sachant si bien raconter les*



histoires. Nous avons écouté et les images se sont formées toutes seules dans notre esprit. Nous avons osé, nous avons pris notre courage à deux mains, et nous avons reproduit tout ce qui avait traversé notre imagination (...) Beaucoup, des prétendus experts en arts, se sont moqués de nous, nous qualifiant de faux peintres. Mais nous avons continué sur cette voie. (...) Si les faux dessins font mieux passer les messages, autant dessiner faussement".

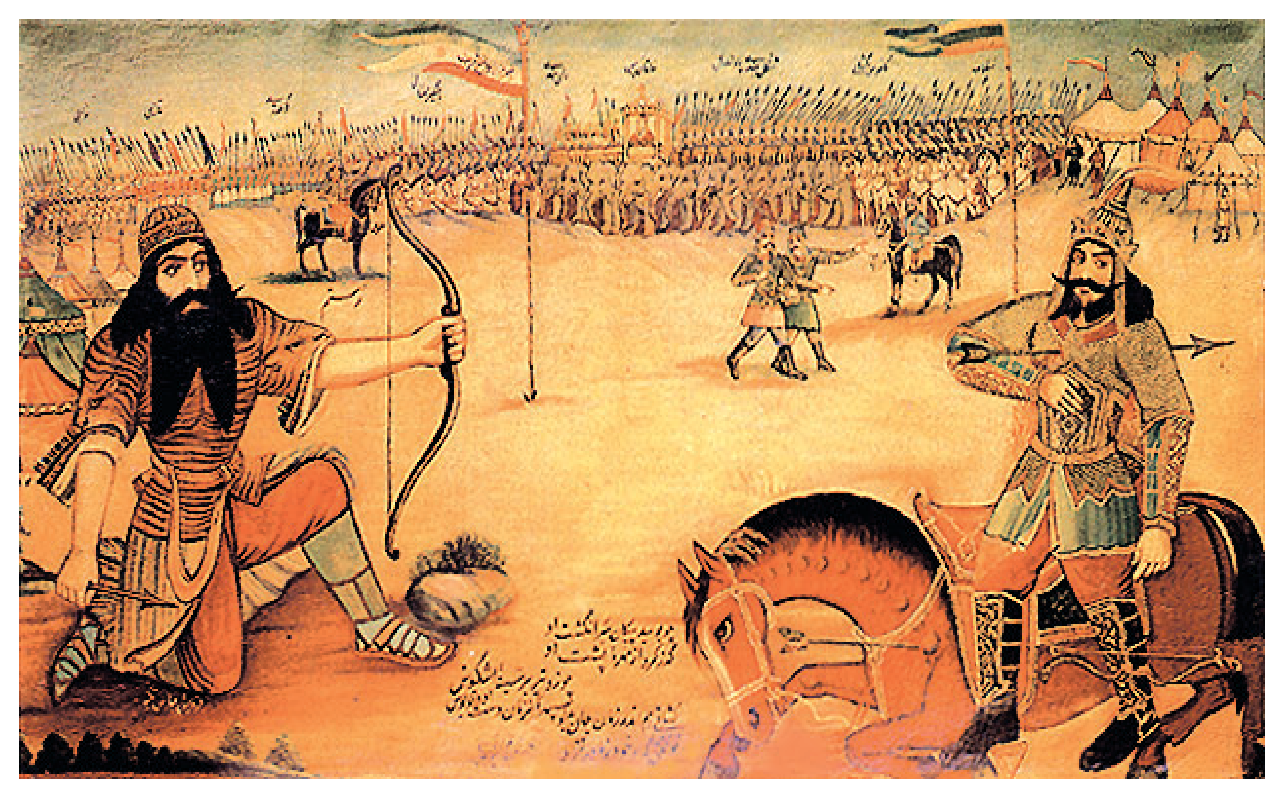
C'est grâce à de tels grands maîtres et grâce à leurs disciples que les dessins de Ghahveh Khaneh ont atteint un haut niveau de qualité. Cependant leur popularité n'a pas résisté à l'émergence et à la poussée de l'art moderne. Malgré les efforts et le volontariat des artistes modernes, qui se sont mis, un peu plus tard à rassembler et parfois même à restaurer les toiles, espérant y trouver des beautés cachées, la situation n'a pas vraiment évolué. Les travaux les plus importants dans ce sens remontent à l'année 1977, où des galeries privées et le musée du Kakhé Golestan exposèrent un florilège de ces dessins. Pendant la même année, le musée d'art contemporain fut fondé à Téhéran et fit l'acquisition de ces tableaux, pour la plupart achetés lors d'une exposition regroupant les dessins de Ghahveh Khaneh, à La Maison de l'Iran, à Paris. La majeure partie des tableaux était soit l'œuvre de Ghoullar Aghassi, soit de Mohammad Modaber ou bien de Hosseïn Hamedani. Malgré la vente de leurs travaux à des collectionneurs, qui à leur tour les ont revendu aux musées, ces artistes ont pour la plupart, vécu dans la précarité. Hadi Hedayat évoque dans un triste et beau poème, la misère et le dénuement de ces artisants du souvenir:

"Que sont les peintres de Ghahveh Khaneh devenus?
Ceux qui, d'un morceau de pain ont survécu.
L'un a, toute sa vie, dessiné sur les murs d'un café,
L'autre mit des couleurs dans un Hosseïnieh.
Tous moururent, seuls et solitaires
Dans un coin de Ghahveh Khaneh.
Ce sont peintres dont le temps emporte le souvenir,
Dont le travail est par d'autres accaparé".

Helena ANGUIZI

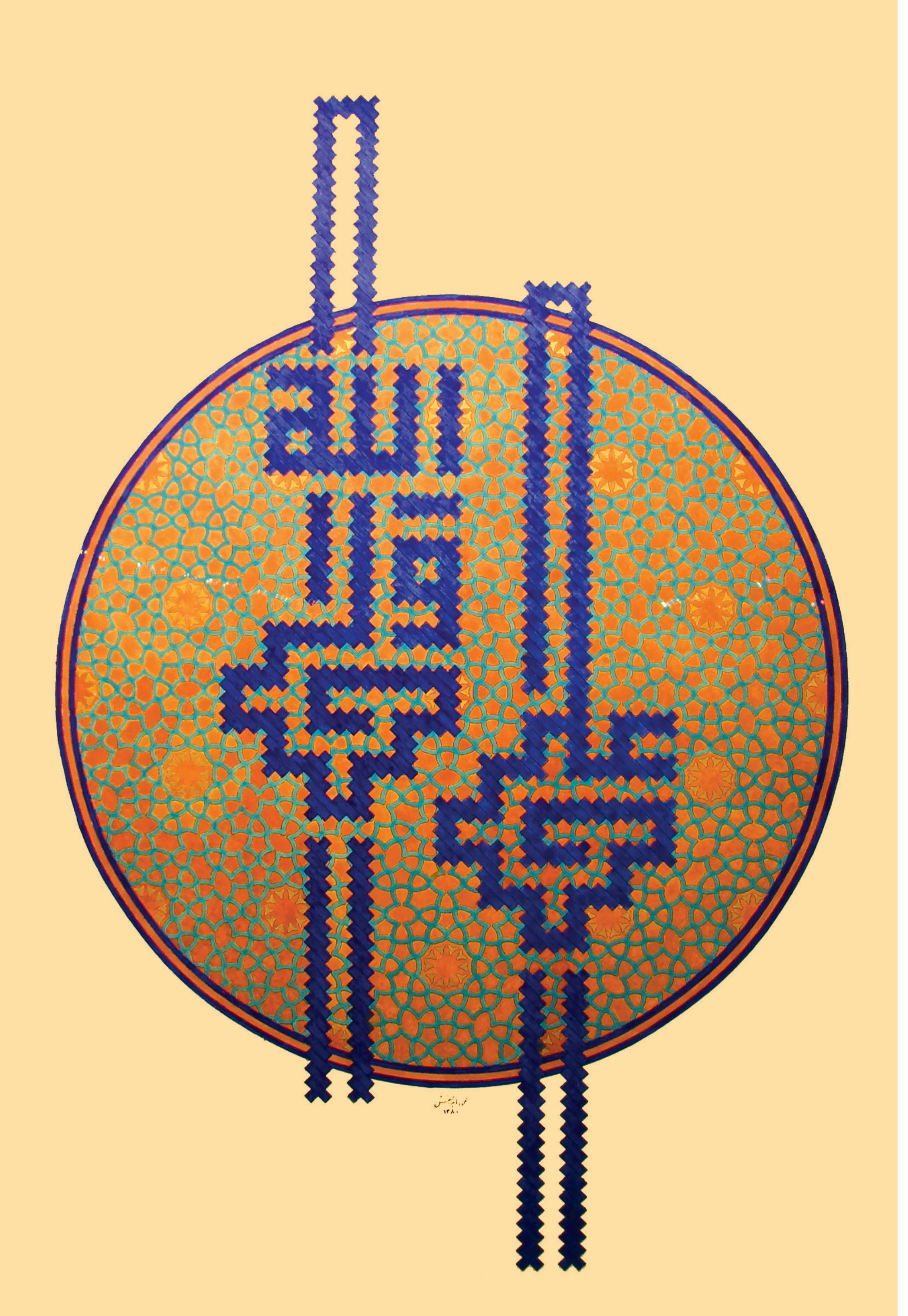
Bibliographie:

1-Afshâr Mohâjer Kâmrân, *Artiste iranien et modernisme,* Edition Université de l'art, Téhéran, 2005, pp. 163-166
2-Pâkbâz Rouïn, *La peinture iranienne, de l'antiquité à nos jours,* Edition Zarïn et Simïn, Téhéran, 2004, pp. 198-202
3-Goudarzi Mortezâ, *A la recherche de l'identité dans la peinture iranienne,* Edition Elmi et Farhangui, Téhéran, 1999, pp. 45-51



Les jeunes pousses de l'imagination

Exposition de l'art traditionnel



L'Institut Sabâ accueille en ce moment l'exposition "Les jeunes pousses de l'imagination", première exposition d'art traditionnel consacrée aux oeuvres de la jeune génération des artistes iraniens. Les œuvres se répartissent en treize catégories parmi lesquelles la miniature et l'enluminure, la calligraphie, la tapisserie, la verrerie. 750 ouvrages appartenant à 420 artistes, en tout, deux générations d'artistes dont les âges varient entre 25 et 35 ans. Ces œuvres ont été, il va de soi, sélectionnées par des spécialistes et sont exposées dans les galeries principales de cet Institut. "L'objectif est de mettre l'accent sur la culture nationale et d'encourager la jeunesse qui pratique l'art traditionnel" nous a déclaré Mohsen Zâre', le directeur de l'Institut. Avec cette exposition, 25 ateliers artisanaux ont également été mis sur pied afin de familiariser le visiteur avec les différentes pratiques créatives.

La diversité et l'importance quantitative des œuvres exposées, prouvent la vitalité de l'art traditionnel iranien, surtout chez la jeune génération. Les œuvres sont également d'une qualité technique considérable, véritable gage de la compétence des jeunes artistes, toutes disciplines confondues. Mais ce qui frappe dans une telle exposition, c'est, comme souvent, le manque de nouveauté. Dans une exposition d'art traditionnel, on ne trouve que du traditionnel, autrement dit, du déjà vu ! C'est encore le cas pour l'exposition des "jeunes pousses de l'imagination". Les œuvres nouvelles ne sont rien, sinon, de bonnes imitations des anciennes (alors que les domaines du



Mo'aragh et de la sculpture offre des alternatives inédites). C'est un problème auquel l'art traditionnel est confronté depuis longtemps. L'Iran est un pays à la fois moderne et traditionnel. L'art traditionnel, toujours vivace dans ce pays, hésite à frayer avec cet étranger qu'est la modernité. C'est par exemple le cas de notre musique traditionnelle. La monophonie des instruments qui n'ont jamais évolué, les textes, toujours les mêmes, inlassablement repris dans la poésie classique iranienne, tout cela conduit à ce que notre musique traditionnelle ne soit pas en mesure de satisfaire les exigences d'une société dite moderne.

Récemment, le Musée d'art contemporain de Téhéran exposait sa collection d'art moderne iranien. Contrairement à l'exposition de l'Institut Sabâ, l'exposition du Musée permettait de formuler une intéressante problématique autour de la question de la légitimité d'appliquer le qualificatif de *modernes* aux œuvres présentées. Cette problématique tient compte du fait, comme nous l'avons déjà mentionné, que notre pays n'est pas encore un pays littéralement *moderne*. A vrai dire, ces deux questions, celle de la permanence d'un art traditionnel dans une société moderne ou de la permanence d'un art moderne au sein d'une société traditionnelle, ne sont que les deux faces d'une même pièce. Chacune de ces deux expositions est une réponse apportée à ce dilemme.

Quatre expositions d'ouvrages des précurseurs de l'art traditionnel ont lieu en marge de l'exposition des "jeunes pousses de l'imagination" :

1-Une collection de 40 tableaux des peintures-calligraphies de Jalil Rassouli, exposée pour la première fois.
2-Regard sur les sculptures de Asghar Khânchi.
3-Regard sur l'œuvre de Mahmoud Mâher-o-naghsh.
4-L'œuvre de Hossein Kalâghichi Ganjineh, initiateur de l'impression "Bâtic" en Iran.

La collection des tableaux de Jalil Rassouli est une collection importante dans son genre. Ces tableaux sont le résultat, pour l'artiste, de 5 années de travail, dont le résultat est dévoilé pour la première fois durant cette manifestation. Les tableaux de Rassouli sont peut-être une tentative pour réduire en Iran, de manière symbolique, la distance entre tradition et modernité. La calligraphie est un art traditionnel, métamorphosé, sur la toile à peindre, sous la forme de peinture-calligraphie, une sorte de peinture qui cherche ses sujets non pas dans les objets du monde réel, mais dans le monde des formes calligraphiques de l'alphabet. Rassouli a commencé sa carrière par la calligraphie. Il s'est ensuite orienté vers la peinture-calligraphie, pour désormais n'user que de pinceaux et de couleurs. A ce titre, on peut le présenter comme un artiste traditionnel s'exprimant grâce à un langage renouvelé.

Mais dans l'histoire de notre peinture moderne également, nous trouvons des peintres qui ont su profiter des possibilités offertes par la calligraphie persane. L'exemple le plus connu reste celui des peintres de l'école de "Saghâ-khâneh", parmi lesquels, Farzâm Pil-ârâm, Hossein Zendeh Roudi, Mohammad Ehsâï, etc. La réconciliation entre tradition et modernité, nous la trouvons donc très bien dans la peinture-calligraphie qui est un art national récemment entré dans la famille des arts picturaux.



Massoud GHARDASHPOUR











Visite du musée: centre culturel et artistique Sabâ

Ce centre, est situé à quelques pas de la place Felestine, autrefois nommé du palais, quartier résidentiel de la haute société iranienne. Il est constitué de deux bâtiments.

Le bâtiment principal, construit en 1937, était la résidence de la famille Dolatchahi (branche de la famille des Qadjars). Le deuxième bâtiment, annexe de celui-ci, était un parking de 3 étages transformé en salles d'exposition.

Le bâtiment principal a été rénové et on a pris soin de lui conserver ses caractéristiques architecturales et traditionnelles qui font tout son charme: un jardin avec des parterres de forme géométrique, des bassins et des rigoles où l'eau circule d'un bassin à l'autre, dans lequel ont été placées de grandes statues métalliques qui, il faut le dire, ne sont pas du meilleur effet dans cet environnement.

La maison est sur 2 étages et possède un " hozkhouneh " (littéralement maison de bassin), au sous-sol qui est un bijou!Il est bon de rappeler que, dans les anciennes maisons iraniennes, le sous-sol jouait un rôle important au moment des grandes chaleurs pour y trouver un peu de fraîcheur. Quoi qu'il en soit, celui-ci est de dimensions modestes, tout rondes, des petites colonnes cylindriques tout autour, un bassin rond et une petite fenêtre en vitrail de couleurs vives qui laisse pénétrer une lumière tamisée. Ce qui, ici, est remarquable est que le tout est couvert de petites mosaïques multicolores aux motifs variés, même le plafond, les colonnes, les murs et le bassin. C'est vraiment un emplacement magique et évocateur de temps, hélas révolus.

Quant au contenu, il est d'une richesse extraordinaire et de toute beauté: salles d'exposition de peintures, sculptures en bois et fer forgé d'une élégance aérienne, miniatures, instruments de musique, verreries, poteries et, surtout, beaucoup de calligraphie.

Le bouquet, toutefois, se trouve au 3ème étage de l'annexe: 114 calligraphies immenses de Hamid Adjami, représentant les 114 versets du Coran, sur fond blanc et motifs en camaïeu gris. Hamid Adjami a exécuté un graphisme extraordinaire en formatant sur ordinateur les différentes variations du " Besmellah ", la base de son thème. Epoustouflant! C'est une œuvre gigantesque et remarquable. Il en a tiré une variété infinie, verticale, horizontale, en tourbillons, véritable hymne a la Création.

Homa FARIVAR





Photos: Massoud GHARDASHPOUR



International FAJR FILM Festival

Aujourd'hui, la présence même du cinéma iranien au sein de n'importe quel festival international valorise ce dernier. On imagine donc l'importance d'un festival tel que le Festival de Fajr, qui condense les meilleures productions annuelles du cinéma d'Iran. Ce festival est une fenêtre ouverte sur le cinéma indépendant et reste pour les Iraniens, mais aussi pour les étrangers, l'occasion de s'informer de l'actualité cinématographique du pays.

Cette année, de grands réalisateurs étaient absents au rendez-vous. Les cinéastes inconnus et les plus jeunes ont ainsi pu présenter leurs films. Cette absence n'a pourtant pas entraîné la diminution de la longueur rituelle des files d'attente à l'entrée des cinémas. L'événement heureux du Festival fut la présence massive et remarquée du cinéma à caractère social. Le thème de la famille et les thématiques sociales au sens large, ont constitué le principal centre d'intérêt des films en compétition: trahison d'un homme marié dans *Mercredi de fête* de Asghar Farhâdi; les conséquences de la guerre pour ce qui concerne la génération de l'après guerre dans *Au nom du père* de Ebrahim Hâtami-Kia; des jeunes filles qui souhaitent assister à un match de foot au Stade Azâdi dans *Offside* de Jafar Panâhi; une femme chassée de sa famille avec son fils, et dont l'existance devient particulièrement difficile dans *Vendredi soir* de Monâ Zandi, etc. Pour ce qui est de la technique, nous sommes encore loin des standards internationaux. C'est pourquoi le cinéma iranien peine encore à s'exprimer dans des genres tels que le cinéma d'horreur, la science-fiction, l'action, et même la comédie. Le cinéma social reste le domaine de prédilection des grands réalisateurs iraniens. Le 24ème Festival du film fut en effet riche en la matière.



Au nom du Festival

"Enfant" du Festival de Fajr, Ebrahim Hatami-kia a obtenu le Simorgh de cristal du meilleur film (section compétition iranienne) pour *Au nom du père*. Pendant la guerre, un père pose une mine dans un site archéologique. Bien des années plus tard, après la guerre, lors d'une visite de ce site organisée par l'université, sa propre fille perd sa jambe en marchant sur cette



même mine. Et son père de dire en s'adressant à Dieu: "Prends mon pied, rends le sien… j'ai fait la guerre, elle ne l'a pas faite. Je croyais, elle ne croyait pas…". Grâce à cette métaphore douloureuse, Hâtami-kia explique de quelle manière une guerre peut se prolonger au-delà d'elle-même en impliquant les générations suivantes.

Film social selon son réalisateur, film de guerre de l'avis de tous, *Au nom du père* a remporté le Simorgh de cristal du meilleur film, en lieu et place de *Mercredi de fête*, drame social de Asghar Farhâdi, qui était plutôt pressenti. Avoir primé le film de Hâtami-Kia en tant que le meilleur film prouve une fois de plus que le Festival suit la voie officielle du cinéma iranien. Elu comme meilleur film par les spectateurs, *Mercredi de fête* relate l'histoire d'une fillette qui fait des ménages et qui pendant un mercredi de fête de fin d'année devient le témoin involontaire d'une trahison conjugale.

Ce film apporte, (en compensation?), le Simorgh de cristal du meilleur réalisateur à Farhâdi, et le Simorgh de cristal de la meilleure actrice à Hedieh Tehrani. En revanche, c'est Parviz Parastouï qui gagne le Simorgh de cristal du meilleur acteur, toujours pour *Au nom du père*.

International mais pas trop

Dans la section internationale du Festival, ont concouru 22 films étrangers et 6 films iraniens (3 longs métrages et 3 courts métrages). Parmi les films étrangers, citons *Caché* de Michael Haneke, *Broken flowers* de Jim Jarmush, *Oliver Twist* de Roman Polanski et *Good night and good luck* de George Clooney. Le Simorgh de cristal de cette catégorie a été accordé au film iranien *Lentement* de Jahângir Kowssari et le film de Haneke, *Caché*, a été élu meilleur film par les spectateurs.

En comparaison avec d'autres festivals internationaux, le Festival *international* du film de Fajr ne semble pas mériter cet adjectif. Aucun réalisateur parmi ceux dont nous venons de citer les films n'était présent au Festival. Par ailleurs, leurs films ont rarement été projetés dans leur integralité. C'est pourquoi la section internationale du Festival a manqué d'un certain dynamisme. "La section internationale du Festival sert



uniquement à embellir la manifestation, a déclare Parviz Shahbâzi, cinéaste iranien, et n'a qu'une fonction décorative." Néanmoins, on ne peut nier l'utilité de cette partie du Festival, qui offre aux spectateurs iraniens l'occasion de visionner à l'écran des films appartenant au répertoire du cinéma mondial.

Massoud GHARDASHPOUR

Lauréat

Compétition du cinéma iranien

Meilleur film : Ebrâhim Hâtami-Kia pour *Au nom du père*
Meilleure réalisation : Assghar Farhâdi pour *Mercredi de fête*
Meilleure musique de film : Mohammad Reza Darvish pour *Fatal*

Compétition internationale

Meilleur film : Jahângir Kozssari pour *Lentement,* Iran
Meilleure réalisation : Gianni Amelio pour *Les clés de la maison*, Italie
Meilleur acteur : Mohammad Reza Foroutan pour *Lentement,* Iran

Compétition du cinéma spirituel

Meilleur film : Féréshteh Tâherpour pour *Quand tout le monde dormait*
Meilleure réalisation : Ma Liwen pour *Toi et moi*, Chine

Documentaire

Meilleur film : Soudâbeh Mohâjeri pour *Inana*

Première réalisation

Meilleur film : Monâ Zandi pour *Vendredi soir*

Ebrâhim Hâtami-Kia

Mohammad Reza Foroutan

Assghar Farhâdi

Parviz Parastouï

Hediyeh Tehrâni

La cérémonie de clôture, Tâlâr Vahdat



La terre dans les quatrains d'Omar Khayyam



Né vers 1050-1123 après J.C. à Nichabour, Omar Khayyam appartient à la lignée des grands savants de son temps qui firent de l'Orient musulman la terre de prédilection des sciences de la pensée. Il jouit d'une grande renommée de mathématicien, d'astronome et de philosophe. Mais ses “robaïs” ou ses quatrains, qui font aujourd'hui sa gloire, furent totalement ignorés de son vivant. Le premier recueil de quatrains attribués à Khayyam a été composé à Shiraz et date de 865 de l'Hégire (1460 après J.-C.), près de trois siècles après la mort du poète. Ce manuscrit est conservé à la bibliothèque Bodléienne d'Oxford et contient cent cinquante sept quatrains dont l'authenticité de certains est mis en doute. Car d'après le grand écrivain que fut Sadegh Hedayat "*il y a peu d'oeuvres qui soient, autant que les quatrains d'Omar Khayyam, admirées, rejetées, haïes, falsifiées, calomniées, condamnées, disséquées et qui atteignent une renommée universelle, en restant pour autant méconnues*"[1] . Dans son essai, Sadegh Hedayat entreprit à partir d'un choix de cent quarante trois quatrains, un travail rigoureux et méthodique qui tranche avec les habitudes des hommes de lettres iraniens.

Nezami Arouzi, ami et élève de Khayyam, rappela respectueusement le nom de son maître dans son ouvrage intitulé *Tchahar Maghaleh* ou *Les Quatre Discours* sans faire la moindre allusion à ses quatrains. Abol Hassan Beyhaghi cite dans *L'Histoire de Beyhaghi* et *Tatameye Savanol Hekmat*[2] quelques ouvrages de Khayyam mais n'évoque pas ses quatrains. Cela illustre bien l'état d'esprit fermé et le fanatisme des gens de l'époque. Pendant longtemps, les quatrains de Khayyam restèrent cachés, hors de la portée du grand public et ne seront vénérés que par ses amis et ses condisciples dans des cénacles.

Plus tard au 19ème siècle, les traductions en anglais de Fitzgerald en 1859 et en français de Nicolas en 1867 propulseront le nom de Khayyam dans le monde entier. Par la suite, les traductions des quatrains affluèrent. Aujourd'hui encore, de nouvelles versions sortent tous les ans en France. Par ailleurs, de nombreux écrivains ont été influencés par ses pensées philosophiques à savoir Théophile Gautier, Maurice Bouchor, Jean Lahor, Armand Renaud et Alexandre Arnoux.

L'évident est que, neuf siècles après la disparition de Khayyam, ses poèmes nous intriguent encore, nous amenant à aiguiser nos sens par rapport à la nature et au monde. Chaque lecture des quatrains remet en valeur chacune des métaphores, constitue une nouvelle virée dans la rêverie de Khayyam et nous dévoile une parcelle de cette pensée qui serait susceptible de s'adapter aux circonstances de notre époque actuelle.

Nous y retrouvons toutes les contradictions et les beautés de la vie, car comme l'a si bien souligné Baudelaire " *Le beau est toujours bizarre* ".

La terre et les rêveries de Khayyam

Ô toi, des Quatre et des Sept, fortuite combinaison
Toi que Sept et Quatre mettent, dans la fièvre incessamment
Bois, je t'ai bien dit pourtant, et plus souvent qu'à ton tour
Le départ est sans retour, qui s'en va c'est pour de bon[3]

Le monde sublunaire est celui du devenir incessant, de la croissance et du déclin, de la naissance et de la mort. Les êtres qui l'habitent sont le produit et le jouet des quatre éléments et

des septs astres mobiles. La nature est donc l'instable reflet de lois immuables. Ce qui existe, existera toujours. L'existence est partout la même et rien ne peut interrompre le rythme incessant de la vie, la décomposition et la récomposition qui ne s'arrêtent jamais. Ce qui meurt aujourd'hui ne fait que retourner à sa source première qui, seule, existe et existera éternellement[4] : la terre.

Les images de la matière terrestre s'offrent à nous en abondance. Selon Gaston Bachelard, la fonction de la littérature et en particulier de la poésie est de réanimer un langage en créant de nouvelles images ; les mots ne sont plus de simples termes. Ils ne déterminent plus des pensées ; la poésie ramifie le sens du mot en l'entourant d'une atmosphère d'images. Les nouvelles images littéraires que nous étudieront ici, sont évidemment le signe de la puissance créatrice de Khayyam. Elles se présentent à l'esprit sous différentes formes commandées par la dialectique du *dur* et du *mou*. Les images proviendront donc des matières dures - la pierre et la brique - et des matières de la molesse - l'argile et la boue. Nous verrons la place essentielle que tient la pulvérulence dans la rêverie de Khayyam. La poussière ou les cendres proviennent de la décomposition du corps humain, substance qui à l'instar des fleurs fânées, retournera aussitôt à la terre:

Comme un duvet sur la lèvre d'un céleste jouvenceau

Vois la verdure qui lève aux tendres bords du ruisseau

Que ton pas y soit léger : elle est née de la poussière

D'un frais visage naguère pareil au coquelicot[5]

La terre est faite de la substance des morts qu'on y enfouit : c'est leur argile que le potier pétrit pour en faire bientôt cruches, jarres ou coupes :

Je m'aventuerai un jour dans l'atelier d'un potier

J'y vis le maître à son tour assidûment travailler

Il pétrissait insoucieux pour en former col ou anse

Le crâne vide des princes et les phalanges des gueux[6]

Tout comme Khayyam, Gérard de Nerval a traduit cette volonté intime d'être modelé par l'équilibre d'une poussée intérieure et de l'action du modeleur. C'est par exemple dans l'atelier où des ouvriers tirent de la glaise l'extraordinaire lama onirique d'*Aurélia* :

" J'entrai dans un atelier où je vis des ouvriers qui modelaient en glaise un animal énorme de la forme d'un lama, mais qui paraissait devoir être muni de grandes ailes. Ce monstre était comme traversé d'un jet de feu qui l'animait peu à peu, de sorte qu'il se tordait, pénétré par mille reflets pourprés, formant les veines et les artères et fécondant pour ainsi dire l'inerte matière, qui se revêtait d'une végétation instantanée d'appendices fibreux, d'ailerons et de touffes laineuses. Je m'arrêtais à contempler ce chef-d'oeuvre, où l'on semblait avoir surpris les secrets de la création divine. " - C'est que nous avons ici, me dit-on, le feu primitif qui anima les premiers êtres..."[7]

La terre à la différence des trois autres éléments a comme premier caractère la résistance immédiate et constante. Elle est le partenaire objectif de notre volonté. Selon Bachelard

" *dès que la main prend part à la fabulation, dès que des énergies réelles sont engagées dans une oeuvre, dès que l'imagination actualise ses images, le centre de l'être perd de sa substance de malheur. L'action est aussitôt le néant du malheur. (...) L'image est toujours une promotion de l'être. Imagination et excitation sont liées.*"[8]

L'acte de pétrir la matière, de modeler l'argile fait donc appel à la psychologie du contre. "*L'imagination matérielle et dynamique nous faut vivre une adversité provoquée, une psychologie du contre (...) qui se promet la domination sur l'intimité même de la matière.*"[9]

" *Ainsi la matière nous révèle nos forces (...) Elle donne non*

La terre à la différence des trois autres éléments a comme première caractère la résistance immédiate et constante. Elle est le partenaire objectif de notre volonté.

seulement une substance durable à notre volonté, mais encore des schèmes temporels bien définis à notre patience. Aussitôt la matière reçoit de nos rêves tout un avenir de travail ; nous voulons la vaincre en travaillant "[10] matière est donc le miroir de l'énergie. " *Ce qui est bien certain, c'est que les rêveries matérielles changent la dimension de nos puissances : elle nous donnent des impressions démiurgiques : elles nous donnent des illusions de la toute-puissance. Ces illusions sont utiles car elles sont déjà un encouragement à attaquer la matière dans son fond.*"[11]

Nous voyons donc que le potier des quatrains de Khayyam prend les traits du Créateur. Son travail garde la tonalité d'une procréation. Le potier, "cet éternel potier" use de sa puissance et de sa domination sur la matière pour fabriquer et briser sa coupe :

Une coupe où l'esprit voudrait sans fin puiser
Dont il couvre le front de cent et cent baisers...
Quoi ! L'éternel potier qui fit cette merveille
La précipite à terre afin de la briser![12]

Ce geste émane d'une colère discursive, de la colère qui anime le travailleur contre la matière toujours rebelle. On pourrait se demander quelle est la cause de cette colère éphémère ? Il n'est pas difficile de comprendre que Khayyam se sentait perplexe face à la résolution de l'enigme de notre existence sur Terre. Impuissant à percer ce secret, le modeleur s'acharne sur la matière primitive. En effet, Khayyam soulève une question existentielle qui le préoccupera durant toute sa vie:

L'imagination qui parle, l'imagination qui explique, l'imagination littéraire nous aide à vivre un désir intime de formes comme si nous avions le pouvoir de connaître les secrets de la création du vivant.

Oui, j'ai belle et fière mine, j'ai la grâce du cyprès
La fraîcheur de la tulipe, l'éclat de la rose, mais
Qui donc me dira pourquoi, le Peintre de l'univers
Dans ce mauvais lieu, la Terre, a daigné former mes traits ?[13]

Et la réponse à cette question sortira de la bouche du pot ou du pichet :

Je posai ma lèvre ardente sur la lèvre du pichet
Implorant de sa science le secret d'éternité
En me rendant ce baiser il me dit en confidence
Bois ; ce monde que tu hantes, tu n'y reviendras jamais [14]

Ce quatrain témoigne de la puissance créatrice de l'imagination de Khayyam. Le pichet, objet de la terre et réincarnation du mort, parle ! Le modelage parlé met à l'actif les verbes de la matière modelée. L'imagination qui parle, l'imagination qui explique, l'imagination littéraire nous aide à vivre un désir intime de formes comme si nous avions le pouvoir de connaître les secrets de la création du vivant. Un baiser sur la lèvre du pichet suffit pour briser le silence divin tout comme la fécondation de *l'inerte matière* qu'est la glaise chez Nerval. Et c'est vraisemblablement toute la philosophie de Khayyam qui se dévoile à travers cette image littéraire et onctueusement analogique.

Quand l'arbre de ma vie, écroulé dans l'abîme
Sera rongé, pourri, du pied jusqu'à la cime
Lors, si de ma poussière on fait jamais un pot
Qu'on l'emplisse de vin, afin qu'il se ranime ! [15]

Autre quatrain illustre, autre image inédite qui montre à merveille toute la profondeur de la rêverie de Khayyam : le pot n'est-il pas la réincarnation vivante du corps mêlé à la terre? Mais cette réanimation ne se fera pas par le simple geste de pétrissage de la matière terrestre, car pour la rêverie de Khayyam, "*aucun élément n'est en soi bénéfique ou maléfique*" pour reprendre les termes de Jean-Pierre Richard dans *Poésie et profondeur*. En effet, tous les éléments ne deviennent bénéfiques que s'ils se conjuguent. L'entreprise de réanimation du monde à laquelle se livre Khayyam devra donc commencer par réconcilier les

divers éléments. La terre ou la poussière du corps humain renaîtront à condition d'être mouillées par le feu, ce vin rouge - ce sang végétal - teinture qui garde sa marque onirique[16] . C'est dans le modelage d'un limon primitif - argile ou boue - associé à une flamme, que la Genèse trouve ses convictions.

1- La terre, *repos*

Très souvent, dans les quatrains de Khayyam, la matière terrestre prend les allures d'un monstre dévoreur d'hommes. Les images du gouffre, du néant y sont récurrentes. Imbibées d'un profond pessimisme, elles mettent en évidence notre fatalité, notre existence vouée à un destin funeste et irréversible :

Quand nous aurons déserté, ton âme fine et la mienne
Une ou deux briques posées, clôtront ta fosse et la mienne
Puis pour d'autres sépultures, les briquetiers un beau jour
Enfourneront dans leur moule, ta poussière et la mienne ! [17]

La terre sera modelée en brique pour couvrir les sépultures d'autres morts. Elle servira de pierre tombale. Ici, il n'est nullement question d'une fécondation de la matière. Poussière, brique et fosse s'unissent pour créer l'image la plus funeste de la poésie de Khayyam.

A travers les accents de cette annonciation infernale, la pierre révèle sa vraie nature, sa vraie fonction : sa rigidité, sa froide sècheresse, son étouffante densité, c'est à notre punition qu'elles doivent servir. Mais cette punition " *ce n'est rien d'autre aussi que notre péché lui-même, notre existence ne peut que s'enterrer sous l'amas de sa propre cendre. Cette épaisseur mortelle où nous retombons tous figure en même temps l'issue (...) et la sanction de notre échec. Elle rassemble en elle la faute et le châtiment.*"[18]

L'*Imprévu* de Baudelaire se fait l'écho de cette punition. Satan célèbre la mort comme un départ à travers l'ultime épaisseur, comme une épouvantable odyssée rocheuse :

C'est avec une grande délicatesse que Khayyam anéantit nos espoirs de jouissance en nous ramenant à la réalité qui est celle de notre destin fatal et de l'interminable rotation de la vie.

Je vais vous emporter à travers l'épaisseur,
Compagnons de ma triste joie,
A travers l'épaisseur de la terre et du roc,
A travers les amas confus de votre cendre,
Dans un palais aussi grand que moi, d'un seul bloc,
Et qui n'est pas de pierre tendre;
Car il est fait avec l'universel péché...[19]

Pour le poète français tout comme Khayyam, la mort biologique revêt une apparence pétrifiée.

Dans un autre quatrain, c'est avec une grande délicatesse que Khayyam anéantit nos espoirs de jouissance en nous ramenant à la réalité qui est celle de notre destin fatal et de l'interminable rotation de la vie, dans le dernier hémistiche marquant son épilogue:

Imite la tulipe et prends la coupe en main
Et tout près d'une fille aux lèvres de carmen
Bois gaîment : le ciel bleu, tournant comme une roue
Va, dans un coup de vent, te renverser soudain [20]

Sa rêverie voudra une fois de plus que la matière parle, mais cette matière ne sera pas l'argile *en mouvement sous le désir des mains* [21] du potier qui en fera un pichet, mais une matière malpropre - la boue. Cette substance boueuse est méprisée par l'homme et l'image du *refoulement* transparaît dans le quatrain suivant :

Hier au bazar, je vis un potier qui, fébrile
De nombreux coups de pieds frappant un tas d'argile
Et cette boue alors s'est mise à murmurer
Las ! J'étais comme toi, laisse-moi tranquille ! [22]

Vénérons donc cette terre d'où nous sommes issus et où nous retournerons. Ici encore, le potier - doté de la toute puissance - se permet de fouler au pied la matière. Et nous retrouvons cette psychologie du contre qui anime le geste. Tantôt le modelage procure au potier une sensation de domination sur l'intimité de

la matière et lui donne des impressions démiurgiques, tantôt le foulement au pied lui procure la même sensation mais sans qu'il aboutisse à la création d'un objet. Par contre, ce geste fera jaillir les doléances de la matière terrestre.

Nous sommes confrontés, à ce niveau de la pensée de Khayyam, à un dualisme entre une double psychologie du contre ; de l'homme contre la matière, de la matière contre l'homme. Or, l'on pourrait croire que l'embarras du poète à dévoiler les secrets de la création provient de ce même dualisme? Mais avant de disparaître à jamais, jouissons de chacun de nos instants, délectons-nous de ce qui nous est donné et de ce qui nous entoure. Khayyam n'oublie pas de nous le rappeler:

Idole, bienvenue aux heures du matin
Fais-moi de la musique et donne-moi du vin
Cent mille Djem et Key disparurent sous terre
Dès que revint l'été, dès que l'hiver pris fin [23]

2-La terre, *écrin flamboyant*

Celui qui créa la Terre et la Roue des cieux mobiles
Se plaît à brûler au fer du regret les coeurs sensibles
Lèvres belles, chevelures, que de musc et de rubis
Trésor à jamais enfouis dans l'écrin inaccessible ! [24]

Ecrin inaccessible ! Dans cette analogie, Khayyam compare la terre à un écrin dans lequel est enfoui un trésor : des perles, des pierres précieuses ou de belles femmes, incarnation du plaisir et de la convoitise. Ici, c'est autour de la beauté rare et profonde de la pierre précieuse qu'il faut chercher la racine de la rêverie cristalline. Khayyam rêvant, s'intéresse à une beauté exceptionnelle, à une beauté que l'on tient dans la main : fleurs, joyaux ou jolies femmes. La beauté féminine devient alors le rêve de puissance du poète muré dans sa mansarde.

Ô Roue des cieux, que de haine à toute ruine acharnée
Ta coutume est ancienne de crime et d'iniquité
Ô Terre, fendant ton flanc sous cette croûte jalouse
Combien de perles précieuses, on y verrait renfermées ! [25]

Ce quatrain peut être donné *comme un témoignage de la paranoïa des richesses* [26]. Des perles précieuses reposent dans le ventre de la Terre et on pourrait penser que Khayyam a passé sa vie à chercher ce trésor. Selon Bachelard, " *dans le rêve fondamental de la pierre brillante - rêve qui paraît un des plus primitif chez tous les peuples, au point que la pierre précieuse peut être mise au rang des archétypes de l'inconscient - le rêveur aime une richesse qu'on ne vend pas.*"[27]

Cette richesse constitue les biens du rêveur qu'il ne vend jamais, qu'on lui *prend,* qu'il *perd* puisqu'il vit dans la hantise de les perdre. D'où la révolte du potier !

" *La pierre précieuse travaillée au juste temps ... est donc vraiment une pierre astrologique. Elle est de l'astrologie taillée dans une matière dure, un noeud du destin bien serré...*"[28] Bachelard conclut en affirmant : " *C'est surtout par les influences matérielles que les alchimistes établissent une participation des astres aux vertus des pierres* "[29]

Khayyam astrologue, n'a donc pas manqué de relater derrière cette image lumineuse sa passion pour les astres. La pierre précieuse est l'étoile de la terre, elle illuminera de tous ses éclats la terre qui est sombre, noire et terne.

Bachelard dit qu'aucune pierre précieuse n'est vraiment et uniquement terrestre, " *que dans le règne des rêves, les cristaux sont toujours influencés par des participations aux autres éléments, au feu, à l'air, à l'eau* "[30]

(...) Lèvres belles, chevelures, que de musc et de rubis
Trésors à jamais enfouis dans l'écrin inaccessible !

Dans l'écrin que constitue la

Le rouge du feu venant dans le rubis, il semble qu'une immense flamme se glisse, s'enferme dans une sorte d'espace sans dimension. Aussi le rubis nous paraît la plus éclatante et la plus brûlante des pierres précieuses.

terre, le rouge flamboyant du rubis est en effet primitivement une couleur de feu. Dans l'ordre des images, elle appartient au feu avant d'appartenir à autre chose. Le rouge du feu entrant dans le rubis, il semble qu'une immense flamme se glisse, s'enferme dans une sorte d'espace sans dimension. Aussi le rubis nous paraît la plus éclatante et la plus brûlante des pierres précieuses.

" *Le joyau est le point où s'abolit l'opposition de la matière à la lumière. La matière reçoit la lumière jusqu'à son coeur et cesse de jeter une ombre.* "[31] En effet, le rubis est ce morceau de charbon que la magie du feu et la longue patience souterraine transformeront en joyau aussi brillant qu'une étoile.

Si Khayyam compare la femme de ses rêves aux perles précieuses, c'est parce que pour lui, la femme aux lèvres couleur de rubis est la femme-flamme, la femme qui le brûle et qui peut lui donner son feu. La femme affirme la même chaleur dans la noirceur de sa chevelure. Dans sa rêverie, Khayyam peut donc aller la chercher et la savourer jusque dans la plus douillette intimité de sa chair, dans la plus profonde intimité de la matière terrestre dont elle est issue. Magnifique exemple de la combinaison bénéfique du feu et de la terre, dont nous avions précédemment souligné l'importance.

Or, depuis la profondeur souterraine, le désir s'y est enfoncé jusqu'à une certaine intimité chaleureuse de la matière, qui irradie également son feu à travers toutes ces incarnations transitives que sont fleurs, chairs, briques, pichets, pierres, terres.

Sara SAÏDI BOROUJENI

1- Sadegh Hedayat, *Les chants d'Omar Khayyam*, traduit en français par M. F. Farzaneh et Jean Malplate, Paris, Corti, 1993.

2- تاریخ بیهقی و تتمه صوان الحکمۀ ، ٥٦٢ هجری

3- Traduit en français par Gilbert Lazard, Téhéran, Hermes, 1378.

ای آنکه نتیجه چهار و هفتی
وز هفت و چهار دایم اندر تفتی
می خور که هزار باره بیشت گفتم
باز آمدنت نیست چو رفتی رفتی

4- Javad Hadidi, *De Sa'adi à Aragon*, Téhéran, Alhoda, 1999, p. 417.

5- Gilbert Lazard, Op.cit.

هر سبزه که بر کنار جوئی رسته است
گوئی ز لب فرشته خوئی رسته است
پا به هر سبزه به خواری ننهی
کان سبزه ز خاک لاله روئی رسته است

6- Ibid.

در کارگه کوزه گری کردم رای
بر پله چرخ دیدم استاد بپای
میکرد دلیر کوزه را دسته و سر
از کله پادشاه و از دست گدای

7- Gérard de Nerval, *Aurélia*, José Corti, Paris, pp. 44-45.

8- *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, Corti, 1947, p. 20.

9- Ibid., p. 21.

10- Ibid., p. 23.

11- Ibid., p. 24.

12- Traduit en français par M. F. Farzaneh et J. Malaplate, Op.cit.

جامی است که عقل آفرین میزدنش
سه بوسه ز مهر بر جبین میزدنش
این کوزه گر دهر چنین جام لطیف
میسازد و باز بر زمین میزدنش

13- Gilbert Lazard, Op.cit.

هر چند که رنگ و روی زیباست مرا
چون لاله رخ و چو سرو بالاست مرا
معلوم نشد که در طربخانه خاک
نقاش ازل بهر جه آراست مرا

14- Ibid.

لب بر لب کوزه بردم از غایت آز
تا زو پرسم واسطه عمر دراز
لب بر لب من نهاد و می گفت این راز
می خور که بدین جهان نمی اَئی باز

15- Traduit par E'etessam Zadeh, *The rubaiyat of Omar Khayyam,* edited by Dr. Hossein Ali Nouri Esfandiary, 1949.

روزی که نهال عمر من کنده شود
واجزام ز یکدیگر پراکنده شود
گر زانکه صراحئی کنند از گل من
حالی که ز باده پر کنی زنده شود

16- Jean-Pierre Richard, *Poésie et profondeur*, Paris, Seuil, p. 47.

17- Gilbert Lazard, Op.cit.

از تن چو برفت جان پاک من و تو
خشتی دو نهند بر مغاک من و تو
و آنگه ز برای خشت گور دگران
در کالبدی کشند خاک من و تو

18- Jean-Pierre Richard, Op.cit., p. 111.

19- *L'Imprévu*, cité in *Poésie et profondeur*, p. 111.

20- E'etessam Zadeh, Op.cit.

چون لاله به نوروز قدح گیر بدست
با لاله رخی اگر ترا فرصت هست
می نوش به خرمی، که این چرخ کبود
نا گاه ترا چو خاک گرداند پست

21- Jean Tardieu, cité in *La terre et les rêveries de la volonté*, Op.cit, p. 102.

22- E'etessam Zadeh, Op.cit.

دی کوزه گری بدیدم اندر بازار
بر پاره گل همی زد بسیار
وان گل بزبان حال با او میگفت
من همچو تو بوده ام مرا نیکو دار

23- Ibid.

هنگام صبوح ای صنم فرخ پی
بر ساز ترانه ای و پیش آور می
کافکند بخاک صد هزاران جم و کی
این آمدن تیر مه و رفتن دی

24- Gilbert Lazard, Op.cit.

آنکس که زمین و چرخ افلاک نهاد
بس داغ که او بر دل غمناک نهاد
بسیار لب چو لعل و زلفین چون مشک
در طبل زمین و حقه خاک نهاد

25- Ibid.

ای چرخ فلک خرابی از کینه تست
بیدادگری پیشه دیرینه تست
ای خاک اگر سینه تو بشکافند
بس گوهر قیمتی که در سینه تست

26- Gaston Bachelard, Op.cit., p. 297.

27- Ibid.

28- Ibid., p. 302.

29- Ibid.

30- Ibid.

31- Luc Dietrich, *Ciselures et Dessins*, cité in *La terre et les rêveries de la volonté*, Op.cit., p. 305.

La culture de l'Achoura

Dans la culture iranienne, l'Achoura désigne le jour du martyre de l'Imam Hossein (S.). L'événement eut lieu en 52 de l'hégire lunaire, c'est-à-dire, au dixième jour du mois de Moharram la tradition chiite considère que l'insurrection de l'Achoura "sauva l'Islam et changea le cours de l'Histoire". Les premières cérémonies de deuil suite à la disparition de l'Imam, furent organisées par la sœur de ce dernier, la vénérée Zeynab et son fils l'Imam Sadjad (S.). C'est Moezzodoleh Deylami qui rendit officielle en 352 de l'hégire lunaire l'organisation des cérémonies de deuil pour la commémoration du souvenir de l'Imam Hossein (S.). Selon cette déclaration, tous les marchés de Bagdad, capitale iranienne de l'époque devaient dorénavant être fermés en ce jour. On habilla de noir la ville et des cérémonies particulières furent organisées à travers tout le pays, notamment dans les mosquées et les lieux de commémoration. Depuis, les préparatifs marquant le deuil du mois de Moharram, font partie des traditions populaires et nationales de l'Iran. Certains consacrent une partie de leur budget à la mise en place de cette célébration. Comme toute célébration à caractère religieux, la manifestation de l'Achoura illustre la volonté populaire d'un rapprochement avec la divinité, par l'intercession d'une figure vénérée. Il s'agit également de renforcer la croyance populaire à travers l'alchimie du ressouvenir.

Tekiyé est le nom de l'emplacement où sont mises en scène et jouées des pièces religieuses relatant l'épopée de l'Imam Hossein. Les murs du Tekiyé sont généralement recouverts de tissus noirs sur lesquels sont inscrits des poèmes composés autour de ce thème. Dans certains cas, les cérémonies de deuil sont tenues chez des particuliers. La narration de l'histoire des martyrs de la plaine de Kerbela, la procession de groupes en deuil, et la mise en scène de la passion de l'Imam Hossein, constituent les principales manifestations relatives au deuil du mois de Moharram. Celles-ci se déroulent pendant la première décade du mois.

M. MIRZAKHANLOU



Fenêtre ouverte sur

Je suis enfin arrivé Fabrice. J'ai attendu trois jours avant de me décider à t'écrire. Non pas par paresse. Plutôt en raison de circonstances exceptionnelles. Je devrais normalement, comme tout nouvel arrivant qui peine à contenir le flot d'images qui le submerge, enchaîner tableau sur tableau, anecdote sur anecdote. Peut-être devrais-je également te parler de l'accueil que l'on m'a réservé ; ma famille au grand complet, et tous les autres que je ne reconnaissais plus, que je n'avais jamais vu, ceux que je ne connaîtrai jamais, amis de la famille, amis d'amis, avec lesquels nous n'irons pas au-delà d'une poignée de mains (malgré tout sincère) et d'un sourire (malgré tout bien dessiné). De tout cela, nous parlerons longuement, car j'aurais beaucoup à dire. Je ne connais pas ce sol que pourtant je reconnais comme s'il m'avait fait. Je reconnais les lieux, les objets, les paroles. Tout est si familier. A l'aéroport déjà, rien que du déjà vu ; dans mes rêves, à la télévision française (qui parfois me faisait l'aumône de quelques images, d'un coin de rue de Téhéran). Mais voilà, j'ai parlé de circonstances exceptionnelles avant de rebondir comme à mon habitude, vers " des contrées où la parole se perd ". Dans le hall de Mehrabad, j'ai vu les noires banderoles du deuil. Partout j'ai lu le nom démultiplié du " Prince des Martyres " al-Hossein îbn 'Ali. Le hall de l'aéroport avait des allures de portique ; la douane, une arche commémorative par où le voyageur entrait dans l'événement, recevait l'invite de l'Achoura.

Avant de continuer mon récit plus avant, permets-moi cependant de t'apporter quelques éclaircissements sans lesquels mes propos iraient se perdre dans " des contrées où les paroles ne portent pas". Le 10 octobre 680, Hossein et ses quelques dizaines de compagnons affrontèrent l'armée d'Ibn Ziyâd. On attendait du deuxième fils de Ali et de Fatima qu'il prêta serment d'allégeance à Yazid , deuxième calife de la lignée des Omeyyades. Le combat, fit rage. L'Imam et ses alliés périrent, Hossein(S.) fut décapité et sa tête portée en triomphe à Damas. De cet événement, fondateur pour l'islam Chiite, nous avions longuement parlé. Souviens-toi aussi de ce conteur qui un jour, sur les quais, évoqua pêle-mêle, avec entrain, d'autres récits, historiques ou légendaires ; ceux de l'Afrique sub-saharienne, des pays nordiques, de l'Australie et de ses aborigènes. Il boucla son tour d'horizon en nous retraçant les grandes lignes de la tragédie de Kerbala. Il n'était pas musulman. Je crois qu'il n'était même pas croyant. Je me souviens cependant qu'il mit tout son cœur pour nous raconter, avec force détails, le face-à-face épique de l'Imam dont l'écho reste particulièrement vivace au sein des communautés chiites du monde entier, en particulier dans mon pays d'origine. Je connaissais les événements rapportés par notre narrateur. Je les connaissais sans avoir jamais foulé le sol iranien. Je les connaissais pour les avoir maintes fois entendus, par bribes, de la bouche de mes compatriotes franco-iraniens. Le récit du martyre de Hossein raconté par cet improbable conteur nous avait, souviens-t-en…interpellé. Ce fut la première et la dernière fois que j'eus l'occasion d'entendre, de la première jusqu'à la dernière lettre, le récit de l'Achoura. Et dire que ma première visite coïncide avec ce deuil plusieurs fois

Kerbala





photos: M.GHARDASHPOUR



centenaires…

A mon arrivée à la maison, je me suis très vite débarrassé de mes valises, j'ai embrassé toute la maisonnée et j'ai décidé d'accompagner un de mes cousins à la mosquée du quartier. Je voulais me faufiler sans transition au cœur de l'événement. C'était la nuit de Tassoua. Hommes, femmes et enfants se dirigeaient en masse vers la mosquée. Déjà les visages me semblaient fatigués. Nous leur emboîtâmes le pas. La mosquée brillait de mille feux au bout de l'avenue. Nous arrivâmes sur son perron. Je me déchaussais le cœur battant et j'entrai dans le sillage de mon cousin, lui tout de noir vêtu, moi en marron et bleu- marine. Posant les genoux à terre, je me recroquevillais sur moi-même espérant ainsi, naïvement, masquer les couleurs "criardes" de mes vêtements. Nous arrivions en fait au beau milieu de la célébration. Tous étaient venus pour commémorer la triste date. Mieux, pour revivre le martyre de l'Imam, à la manière de ceux parmi les chrétiens qui suivent une fois l'an le chemin de croix de leur seigneur le Christ. Tous prêtaient l'oreille à la voix rocailleuse et aguerrie du conteur qui psalmodiait son récit en l'enveloppant de gestes amples. Des centaines de regards le fixaient intensément, s'agrippaient à sa parole. Les cœurs battaient à l'unisson. Les larmes montaient aux yeux quand le narrateur évoquait la souffrance de Hossein et des siens. Les sanglots se mêlaient aux vibrations continues des gorges plaintives. Je me mêlais pour ma part au cercle, entraîné par l'émoi populaire. Je cherchais le visage invisible de L'Imam al-Hossein Ibn Ali, mon Imam…

Fatigué, je quittais la mosquée au bout de trois bonnes heures. J'étais pris de vertige. Trop d'émotions dont j'essayais, tant bien que mal, de démêler les fils. C'était en somme mon premier contact (fulgurant comme un chant qui vous terrasse) avec ma terre natale. En un clin d'œil, je venais de mesurer, dans ma chaire, l'impact de nos traditions sur notre conscience collective…une légère brise soufflait à l'entrée de la mosquée. Malgré l'hiver, nous avions chaud. J'allais m'asseoir sur le bord de la chaussée. Je regardais passer mes compatriotes. Nombreux nous étions, et tristes étaient nos regards en cette nuit de deuil. Tristes nous étions par million ce soir-là. La nuit prochaine, c'était l'Achoura, et nous étions déjà demain… Une femme vînt à passer devant moi. Elle portait un tchador noir, auquel était accroché, de toute la force de son minuscule poing, un petit garçon également vêtu de noir. Il devait avoir dans les quatre ans, en tout et pour tout. Il était agrippé au tchador de sa mère qu'il n'aurait lâché, pensais-je en souriant, pour rien au monde. Mère et fils passèrent devant moi, elle, filant droit devant, lui, derrière elle, ballotté de droite à gauche. Le petit se tourna alors vers moi et me regarda en arborant un magnifique sourire (peut-être se moquait-il de moi). Nous nous sommes regardés quelques instants. Il portait au front un bandeau rouge avec marqué dessus le saint nom de notre Saint Imam, Hossein, prince éternel des martyrs. Sans doute son innocence évoqua-t-elle en moi le souvenir du vénéré Ali Asghar, dernier-nées de l'Imam. Sans doute… car, en le regardant s'éloigner, j'ai beaucoup pleuré.

Porte-toi bien

Esfandiar ESFANDI

Le Comité International de la Croix-Rouge veut être plus inter-culturel

Interviewer un responsable du Comité International de la Croix-Rouge n'est pas chose aisée car (neutralité oblige) il se doit d'être discret. "J'ai toujours à cœur que mes propos n'entravent pas nos actions humanitaires. " me confie M. Peter G. Stocker, chef de mission du CICR en Iran. Pourtant, cet homme qui a 27 ans d'expérience au sein de son institution, souhaite " maintenir une ouverture et un dialogue sur les situations difficiles dans lesquelles le CICR et le gouvernement iranien collaborent." Cet entretien va nous permettre de mieux connaître l'organisation, son évolution ainsi que ses relations, parfois houleuses dans le passé, avec l'Iran.

A propos du CICR

Le CICR est l'abréviation du Comité International de la Croix-Rouge. Cette organisation, fondée en 1863, se veut neutre, impartiale et indépendante. Son but est d'apporter son soutien aux victimes de la guerre et des violences internes. L'organisation oriente et coordonne les activités d'aides internationales exercées par des comités nationaux dans des situations de conflit. En promouvant et renforçant les droits et les principes humanitaires internationaux, elle essaie de diminuer les souffrances des populations.

Peter G. Stocker a rejoint le CICR en 1978. Il a exercé ses activités, en tant que délégué et chef de délégations, dans différents points de crise qui l'ont entraîné du Soudan au Salvador, au Nicaragua, au Mozambique, en Somalie, en Afghanistan et en ex-Yougoslavie. Depuis trois ans, il est le chef de la délégation en Iran.

J'ai été cordialement accueilli dans son bureau décoré de plusieurs tableaux sur le motif de l'ange. Apparemment, c'est un thème qui le passionne. "Au 20ème siècle, les anges étaient oubliés, mais il a été dit que le 21ème siècle sera spirituel ou ne sera pas, et les anges font partie intégrante de cette dimension". Après avoir montré l'ange Michel, il attire mon attention sur une autre icône et explique avec un plaisir certain : "Celui-ci, c'est Gabriel, l'ange qui a parlé avec le prophète Mohammad."

Shahin Ashkan : Monsieur Stocker, je vous remercie de nous consacrer une partie de votre temps. Si vous le permettez, j'aimerais que nous parlions d'abord du passé du CICR en Iran. Mon premier souvenir d'une intervention de votre institution dans mon pays remonte à 1976. Le président Jimmy Carter venait de se faire élire dans une Amérique traumatisée par la guerre du Vietnam. La promotion des Droits de l'Homme était le slogan principal de sa campagne électorale. Je me rappelle très bien que, lorsqu'une équipe du CICR a visité pour la première fois les prisonniers torturés par la Savak, l'homme de la rue ironisait : " C'est le vent Carter qui a soufflé. " Les Iraniens se demandaient pourquoi cette intervention avait été si tardive et jusqu'à quel point vos champs d'actions humanitaires dépendaient



des volontés des grandes puissances?

Peter Stocker : Cette période à laquelle vous faites référence appartient, pour moi, à un passé lointain et je ne me sens pas vraiment bien placé pour en parler. Mais, au-delà des circonstances dans lesquelles mes collègues se sont rendus en Iran, je ne peux mettre en doute la nature de leur action qui était sincère et strictement humanitaire. Pour ma part, le passé sur lequel je pourrais me prononcer se situe au début de la guerre Iran-Irak.

S.A. : Il se trouve que, pendant la guerre, le gouvernement iranien a reproché à votre institution de ne pas avoir fait preuve d'impartialité. L'atmosphère était donc toujours empreinte de méfiance.

P.S. : Je ne dirais pas méfiance, mais plutôt réserve, la conséquence d'un manque de confiance et d'acceptation mutuelle liée à cette période difficile des années de guerre. Il est évident qu'à cette époque, nous ne nous comprenions pas. Pour ma part, je crois que nous devons, sur ce sujet, adopter une vue critique et constructive.

S.A. : Toujours est-il que le CICR quitte l'Iran en 1992 pour n'y revenir que neuf ans plus tard. Comment expliquez-vous ces neuf années d'absence du CICR ?

P.S. : Je dois rappeler que les contacts n'ont jamais été rompus entre nous. Pendant toutes ces années, les collaborations et le dialogue entre le Gouvernement iranien et le Comité ont été maintenus par notre siège à Genève et la mission permanente de l'Iran auprès de l'ONU.

Le retour du CICR en Iran, en 2001, était lié à la guerre en Afghanistan. Le Comité était arrivé à la conclusion que l'Iran est une plate-forme capitale pour le soutien logistique de ses opérations humanitaires en Afghanistan. Malgré toutes les réticences que le gouvernement pouvait avoir par rapport à l'activité de notre institution en Iran et après presque dix ans d'absence, nous avons été autorisés à installer notre site logistique à Machhad. L'Iran nous a également autorisé à créer une structure située dans la région Ouest d'Ouroumyeh et ensuite à Kermânchâh. Aujourd'hui, nous bénéficions d'un excellent soutien de la part du gouvernement et nous avons un dialogue franc, transparent et constructif.



"Pour nous, la meilleure prévention, c'est l'établissement d'un dialogue vrai et constant. Pour cela, il faudrait que nous soyons plus à l'écoute. Prévenir, c'est également donner aux autorités les moyens d'être présents et actifs dans le domaine des droits humanitaires."

S.A. : Monsieur Nourbala, président de la Société Nationale du Croissant Rouge, a expliqué dans une interview, qu'en tant que psychiatre, il est convaincu que l'on devrait toujours donner la priorité à la prévention. Quelle place donnez-vous à la prévention et jusqu'à quel point avez-vous été préventif dans cette partie du globe qui comprend deux " super foyers de conflit" que sont l'Irak et l'Afghanistan ?

P.S. : J'adhère aux propos du Dr Nourbala, président d'une association avec laquelle nous avons une relation privilégiée. Pour nous, la meilleure prévention, c'est l'établissement d'un dialogue vrai et constant. Pour cela, il faudrait que nous soyons plus à l'écoute. Prévenir, c'est également donner aux autorités les moyens d'être présents et actifs dans le domaine des droits humanitaires.

Pour ce qui concerne l'Afghanistan et l'Irak, l'établissement d'une base à Kermânchâh et à Machhad ont été des contributions importantes et découlent de ce dialogue que nous avons entamé avec les autorités iraniennes. Nos sites au Pakistan et en Jordanie font aussi partie de cette stratégie d'aide humanitaire.

> “Je pense que l'Occident a un besoin urgent d'apprendre ce qu'est l'écoute. Nous devons apprendre à accepter une idée opposée ou différente de la nôtre.”

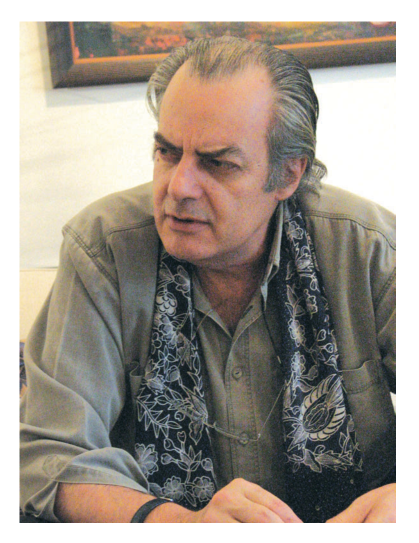
S.A. : Le CICR a été fondé en Occident. Même si ses valeurs sont universelles, les orientaux ont toujours soupçonné votre institution d'avoir une tendance culturelle occidentale.

P.S. : Dès mes premières années d'expérience au CICR, j'ai pris conscience des principes fondamentaux que défendait mon institution et j'ai acquis la

conviction qu'ils étaient justes. Ces principes sont universels, ils mettent en valeur la dignité humaine et cette dignité est vitale pour tous les êtres humains, qu'ils soient Orientaux ou occidentaux. Nous ne voulons pas être perçus comme une organisation qui fonctionne avec une seule vision occidentale. Dans ce souci, nous avons ouvert nos portes, depuis quelques années, à un personnel international, notre institution s'est ainsi enrichie de cultures et de modes de pensée différents.

S.A. : Vous parliez d'écoute. L'Occident n'a-t-il pas des lacunes dans ce domaine ?

P.S. : Je pense que l'Occident a un besoin urgent d'apprendre ce qu'est l'écoute. Nous devons apprendre à accepter une idée opposée ou différente de la nôtre. Un vrai dialogue demande le partage. Si on cherche le partenariat, on doit accepter de partager. Il n'y a pas de véritable partenariat sans appropriation. Le véritable partenariat devient effectif lorsque l'autre se sent également " propriétaire " du projet dans lequel il est impliqué. C'est alors qu'il peut se voir à la fois partie et responsable des solutions. Cela nécessite évidemment d'établir une relation de confiance. Dans le fond, ce que nous voulons, c'est influencer les décisions, mais



également être influencé dans nos décisions.

S.A. : Depuis le 11 septembre, le CICR a publié une multitude d'articles et animé des séminaires sur le thème de la religion. Nous vivons dans une époque où certaines tendances religieuses se sont déclarées la guerre. Comment votre organisation, qui n'est pas exempte de principes religieux, vit-elle cet antagonisme ?

P.S. : Permettez-moi de nuancer vos propos. Les guerres ont été déclarées non pas par des religions, mais par des gens ou des partis qui se réfèrent à des tendances religieuses.

Notre institution n'a pas, a proprement parlé, de fondements religieux, mais les valeurs que nous défendons et promouvons plongent leurs racines dans les religions.

"Notre institution n'a pas, a proprement parlé, de fondements religieux, mais les valeurs que nous défendons et promouvons plongent leurs racines dans les religions."

Les activités du CICR aujourd'hui en Iran

Coopération avec le Croissant Rouge Iranien

-Promotion des lois internationales humanitaires en collaboration avec les universités

-Renforcement des relations avec le Croissant Rouge

-Éducation au risque de mines

-Dialogue et collaboration avec le Hawza

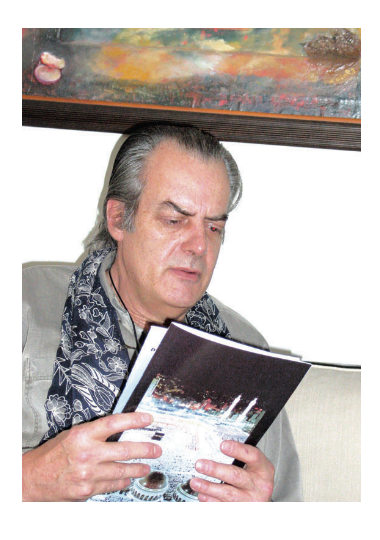
-Poursuite de la collaboration avec les autorités pour les dossiers ouverts de la guerre Iran-Iraq et propositions de solutions pour les "Personnes Disparues".

Protection

- Rétablissement du contact entre les familles en Iran et leurs proches en Iraq et Afghanistan
- Assistance aux réfugiés afghans afin de les réunir avec leurs familles hors de l'Iran
- Poursuite de l'action et assistance pour le rapatriement volontaire des ex-membres des Modjahedines en Irak.
- Fournir aux ex-prisonniers de la guerre des certificats de détention.

Assistance

- Soutenir les actions du CICR en Irak, Afghanistan et dans les pays de l'Asie centrale dans leurs besoins en logistique et matériels fournis par des sources locales.



Le comité international de la Croix-Rouge, dans son dernier bilan fait état de 79 pays membres permanents. En 2004, les représentants du comité international de la Croix-Rouge ont visité 571503 prisonniers dans 2435 lieux de détention dans 80 pays. Leurs activités comprennent également les réunions des familles séparées par les conflits, des services d'hygiène, l'eau et l'écologie, l'assistance aux handicapés, et…la communication. 470 millions de personnes ont consulté le site web du Comité International de la Croix-Rouge en 2004.

C'est pourquoi nous nous devons d'encourager les débats qui mettent en lumière le respect que portent toutes les religions aux principes humanitaires.

L'Iran chiite occupe une place importante dans le monde de l'islam. Nous avons tant à apprendre aussi bien de vos croyances que de votre perception de l'humanitaire. Avec le " Hosé Elmié Ghom ", nous avons pris l'initiative d'organiser un séminaire sur le thème de "L'islam et les droits internationaux humanitaires." Dans ce projet, nous sommes partenaires avec le Croissant Rouge iranien et avons le soutien de plusieurs institutions religieuses.

S.A. : Quelle a été l'évolution de votre institution ces dernières années?

P.S. : Depuis bientôt 15 ans, nous avons multiplié les efforts pour progresser vers plus d'inter culturalisme. Dans cette perspective, l'Iran est un pays très important, tant par sa situation géographique que par la diversité des cultures représentées qui s'étendent de l'Asie Centrale au Moyen Orient. D'autres changements sont intervenus dans notre institution comme une internationalisation de notre personnel, auquel j'ai déjà fait allusion, et une plus grande responsabilisation de nos collègues nationaux.

S.A : Le peuple irakien vit des moments difficiles, compte tenu des conditions de sécurité, avez-vous les moyens de venir en aide aux victimes?

P.S. : En octobre 2003, notre délégation à Bagdad a été attaquée et les difficultés liées à la sécurité de notre personnel se sont multipliées. Nous avons été forcés de réduire notre présence et nos mouvements et avons, par conséquent, restreint nos activités depuis Kermânchâh. Mais nous espérons que, dans un avenir proche, en nous appuyant sur un réseau à l'intérieur du pays, nous pourrons intensifier nos activités d'assistance et de protection de la population civile et des prisonniers.

Vu les circonstances du conflit, le support et les contacts des différents pays limitrophes jouent un rôle important pour nos collègues. Mais pour que cette assistance porte des fruits, il faut impérativement qu'elle soit en synchronisation avec une direction installée à l'intérieur de l'Irak. Notre défi dans ce pays est de mener notre action sans être rejetés et ne pas devenir la cible des insurgés.

S.A. : Ma dernière question concerne vos souhaits pour l'avenir de votre organisation et sa relation avec l'Iran ?

P.S. : Je souhaite que mon comité poursuive sa démarche dans ce processus vers l'intero culturalisme. L'Iran peut nous aider. Je suis persuadé qu'avec la qualité du dialogue que nous avons instauré, nous allons aboutir à une relation de confiance mutuelle.

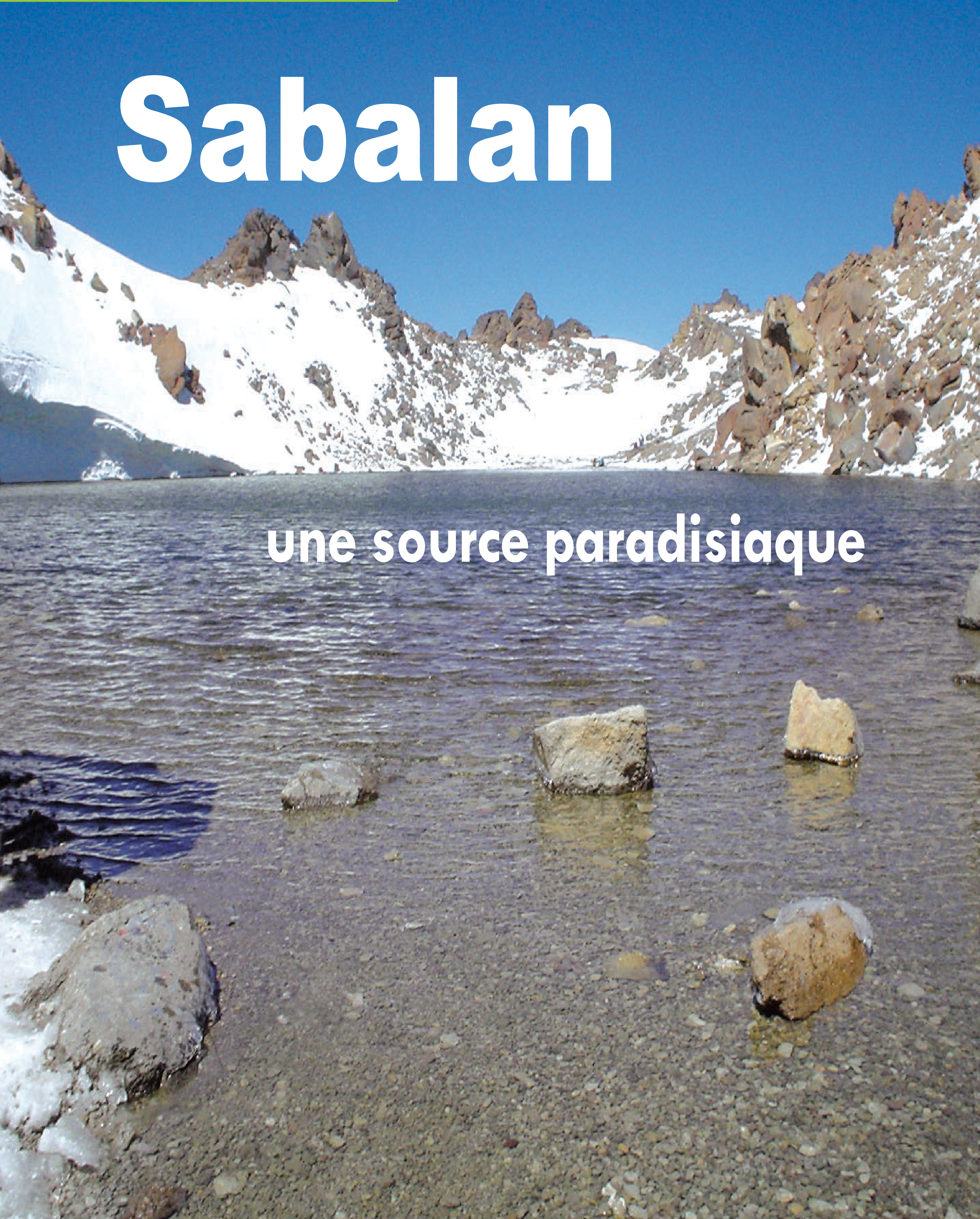
S.A. : Monsieur Stocker, je vous remercie du temps que vous m'avez accordé.

P.S. : C'est moi qui vous remercie de votre persévérance et de l'intérêt que vous avez manifesté.

Propos recueillis par
Shahin ASHKAN

Sabalan

une source paradisiaque







La montagne, symbole de splendeur, de force, et de grandeur, évoque également la divinité et l'éternité du Créateur.

C'est au sommet du mont Hîra que les premières révélations se manifestèrent à Mohammed, l'envoyé de Dieu. Jésus fut crucifié sur les hauteurs du Golgotha, Moïse connut Dieu sur le mont Sinaï et Zarathoustra naquit et écrivit l'Avesta sur les hauteurs de Sabalan. Là-bas la vérité le disputa au mythe et à la légende: la vérité, car le prophète choisit pour ce lieu le nom évocateur de source du paradis; le mythe, car les luttes opposant Keykhosrow, Fariborz Rad et Bahman Dej, mises en vers par le savant de Tus (Ferdowsi) eurent pour décors le mont Sabalan; la légende enfin, entretenue par les Azéris: "Quand la neige se fait rare au sommet de Sabalan, nous disent-ils, c'est que la famine est à nos portes". Ardabil et Sabalan ont été le berceau des braves et des combattants. Bâbak koram din et Chah Ismail éprouvèrent leur courage et leur bravoure à Sabalan et engagèrent leur inoubliable rébellion à Ardabil.

Nous avons choisi, nous autres membres de l'équipe d'alpinistes de l'hôpital Kâtam-ol-anbiâ de Téhéran, la chaude saison de l'été pour escalader le mont Sabalan. Nous voici donc en route pour la très ancienne ville d'Ardabil.

Jadis nommée Artavil, la ville sainte des zoroastriens fut appelée, dès l'époque Sassanide, Bârân-Pirouz. Les siècles s'écoulèrent. A la mort du Cheikh Safi-al-Din d'Ardabil, la ville se métamorphosa en Kaaba des espérances, en Mecque du soufisme, en lieu de prédilection pour les adeptes de la voie mystique. À l'époque des Safavides, quiconque commettait un péché s'en allait demander l'asile à Ardabil. C'est ainsi que la ville prit également le nom de Dar-al-amân.

Cette terre historique abrite une montagne également historique, un volcan éteint situé à 48 kilomètres à l'ouest d'Ardabil. C'est une imposante montagne qui s'étend de la vallée de Qareh-Su, au nord-ouest d'Ardabil, jusqu'aux hauteurs de la montagne de "Qouss Daq", au sud de Ahar. D'est en ouest, elle s'étire sur une longueur de 60 kilomètres et une largeur approximative de 48 kilomètres. Le point culminant de cette montagne, est le mont Sabalan ou Sultan Savalan, d'une altitude de 4811 mètres. C'est le second sommet le plus élevé du pays, après le mont Damâvand. Ce vaste ensemble se trouve au centre d'un immense triangle formé par les villes d'Ardabil, Meshkin-Shahr et Sarâb.

Il existe de nombreux chemins pour accéder au sommet de Sabalan; mais le meilleur et le plus prisé, reste celui des sources chaudes de "Qutur Suï" et de Châbil. Pour emprunter cet itinéraire, il faut quitter Ardabil et prendre la route de Meshkin-Shahr. 60 kilomètres plus loin, on s'engage sur une route secondaire. Après 30 kilomètres, en dépassant le village de "Lâhroud", on atteint les fameuses sources chaudes de "Qutur Suï", puis, un peu plus loin, celles de Châbil.

C'est le lieu idéal pour l'établissement de notre premier campement. Mais actuellement, le centre de thalassothérapie de Châbil, l'un des meilleurs établissements du genre, est hors service. En revanche "Qutur Suï", un petit village dont l'odeur de souffre provenant de ses sources chaudes emplit toute la région, est plus à même d'accueillir et de contenter les visiteurs. Autour de Sabalan, de Sar'ein jusqu'à "Qutur Suï", on trouve, de manière disséminée mais facilement repérables, de nombreuses sources chaudes. Selon certaines études géologiques, le mont Sabalan et ses sources chaudes résultent de l'activité volcanique du sol de la région durant l'ère Tertiaire. Celles-ci sont également responsables de l'apparition d'autres hautes montagnes, tel Sahand. L'analyse chimique et hydrologique de ces



eaux montre qu'elles prennent leur source dans les profondeurs de la terre. En traversant les différentes couches terrestres, elles s'enrichissent en minéraux, particulièrement en carbonate et en sulfate. Ces eaux auraient, en leur qualité de source chaude, des vertus thérapeutiques. Elles profitent à ce titre à de nombreux visiteurs et malades, et constituent une importante source de revenus pour les habitants de la région.

La splendeur de la montagne saute aux yeux dès Châbil. De cette distance, le mont Sabalan, enneigé, ressemble à un cône blanc. En partant de Chabil, 45 minutes suffisent pour atteindre, en jeep, le premier refuge de montagne. Il est cependant conseillé, pour profiter davantage de la sublime nature, de faire le chemin à pied. Le groupe commence sa progression. L'air est frais et agréable. Les odeurs printanières ne quittent jamais cette région. Tout se passe à merveille et plus on prend de l'altitude, plus les beautés du versant de la montagne augmentent. Les pâturages verdoyants se voient sur toute l'étendue de la région. C'est grâce à cette montagne que de nombreuses rivières, s'écoulant sur le versant nord, tel "Anzân", "Kiâv", Meshkin et "Qotur " se déversent dans Qareh-Su. Sur le versant sud, coulent des rivières telles que "Dari", "Zuru", "Zarnaq" et "Alân", qui rejoignent "Talkeh-roud". Ces rivières sont à l'origine de la fertilité des sols. La plaine de Moqân par exemple, est riche en sédiments, et procure aux agriculteurs et aux éleveurs d'excellents pâturages. L'eau de ces rivières, provenant des neiges, des pluies constantes et de la fonte des glaciers de la montagne, est à l'origine de la verdure des plateaux.

Selon un rapport de l'Institut National de l'Environnement, plus de 3000 espèces de plantes ont été recensées dans cette montagne, entre autre, la menthe, les coquelicots, les iris et les renoncules. C'est grâce à la profusion des fleurs et des plantes sur ses versants que la région produit le plus célèbre miel d'Iran. La présence de quelques lapins sur les collines alentours, rappelle que cette montagne offre un habitat naturel idéal pour les animaux des hauteurs, pour le bouquetin, la chèvre, le bélier, la brebis, l'ours brun, le renard, le loup et la biche. Ici et là, vivent des villageois avec de simples "Abeh", accompagnés de leur bétail, de leurs volailles et de leurs fidèles chiens.

De nombreux étangs entourent Sabalan et les autres coins de la région. Ils concourent à créer des habitats de rêve pour les oiseaux, mais aussi, pour l'élevage de poissons. Peut-être que le mot "Sabalan" vient de ces étangs, étant formé de deux mots "Su-Alan" qui veulent dire étang. Le maître Dehkhodâ a défini "Sabal" comme la pluie qui a quitté le nuage, mais n'a pas encore atteint la terre. Il est possible que Sabalan prenne racine dans ce mot pour qu'un aspect céleste y soit associé. Dans la culture "Anânnderâj", il est dit que Sabalan est une montagne imposante et haute, où de nombreux hommes de Dieu se sont



adonnés à la prière et à la mortification.

Après environ 4 heures de route, nous arrivons au refuge, situé à 3500 mètres d'altitude. Du refuge, on peut voir la face nord du mont Sabalan et ses éternels nuages. Au sud, on peut voir l'épaisse masse nuageuse qui couvre la région, et que l'on contemple sous nos pieds.

Le refuge comprend quatre petites chambres, chacune pouvant contenir environ 8 personnes. Il y a aussi un grand salon avec des lits superposés, d'une contenance d'environ 100 personnes. L'eau du refuge est assurée par les neiges de la montagne et l'électricité de secours et le téléphone sont disponibles. Il y a aussi un buffet pour satisfaire les premiers besoins.

Préférant l'air libre à celui du refuge, beaucoup d'alpinistes montent leur tente, individuelle ou en groupe, autour de l'enceinte. Il faut dire que l'hygiène n'y est guère meilleure.

Les soirées sont animées et tout le monde est enthousiaste. Les différents groupes d'alpinistes, venus de tout le pays, et même parfois de l'étranger, se préparent et rassemblent leurs matériels pour l'escalade du sommet. Dans le refuge, la nuit, en plein été, la température peut atteindre 0 degré. Donc, il est indispensable d'avoir des vêtements chauds. Admirer le ciel étoilé, dont nous sommes privés depuis des années dans les grandes villes, nous transporte littéralement. Pour économiser nos forces, il faut nous coucher tôt; mais certains ont du mal à contenir leur agitation.

Aux aurores et après la prière, nous quittons le refuge et poursuivons notre ascension par le col Est. À notre droite, sur le flanc nord, sont visibles les pâturages et la vaste plaine de Châbil et de "Qutur Suï "ainsi que la pente de "Dareh-Si". À notre gauche, sur le flanc sud, se sont les pentes raides et caillouteuses des vallées de Sar'ein et de "Alvares"que nous voyons.

L'éclat des rayons du soleil naissant sur les rochers de Sabalan offre à nos yeux un magnifique tableau dessiné par la main du Créateur. Dés le début, la pente raide du sentier avertit les alpinistes que Sabalan ne plaisante pas avec les débutants et que sans

une bonne préparation on ne peut en aucun cas conquérir son sommet. Ainsi, après environ une heure de route, on trouve des alpinistes, pâles et harassés, victimes du mal des montagnes et du manque d'oxygène, faire demi-tour. Les immenses falaises de la montagne, à cause du froid excessif de l'hiver, sont brisées et portent de nombreuses fissures. Comme leur structure générale est creuse, il ne serait pas prudent de s'y appuyer ou de s'en servir comme prises.



Au cours de la montée et de la descente, la présence d'un guide n'est pas nécessaire, car il existe de nombreux sentiers battus et des panneaux indicateurs. Il est donc peu probable de se perdre. En prenant de l'altitude, la végétation se raréfie. Si bien qu'à partir de 4200 mètres, en raison de la présence des glaciers naturels, de la couverture neigeuse persistante toute l'année et de l'air froid et sec, la végétation disparaît.

Sur le mont Mehrâb, à une altitude de 4700 mètres, nous reprenons notre souffle, et après avoir passé 4 heures par des sentiers sinueux, nous arrivons à une pente raide, nommée le glacier de "Talckeh Guli". Nous laissons également le glacier derrière nous. Le chef du groupe nous ordonne de nous tenir par les mains et de fermer les yeux et lui seul avance, les yeux ouverts. Après plusieurs mètres, il nous demande de rouvrir les yeux, et nous nous retrouvons en plein rêve.

Selon un récit sur le prophète, après avoir récité une prière, il aurait dit à ses fidèles que quiconque réciterait cette prière, recevrait de Dieu une récompense égale aux neiges de Sabalan. Comme on lui demandait ce qu'était Sabalan, il répondit : "C'est une montagne entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan. En son sommet, jaillit une source du paradis, et en son sein, elle recueille une tombe qui est celles des prophètes. Et de cette source coule une eau infiniment froide, et aux environs, les sources d'eau sont brûlantes et chaudes."

Le reflet des rayons du soleil, sur la surface du lac, est une image réelle que seule l'imagination peut contenir: des rochers de lumière; une source du ciel dont l'eau évoque les larmes du paradis ; l'étendue, la bonté de Dieu ; et les neiges, sa miséricorde infinie. Et nous, ébahis par toutes ces images, nous nous prosternons en remerciement, avec des larmes de ferveur.

Le lac s'étend sur environ deux hectares. Son eau est extrêmement saine et limpide et aucun être vivant n'y vit. La surface du lac est recouverte de neige et de glace, la plupart des mois de l'année. Mais actuellement, en plein milieu de l'été, la plus grande partie des neiges a fondu en augmentant ainsi le volume du lac. Alors même que dans bon nombre des villes de notre pays, les gens suffoquent avec une température de 40 degrés et plus, un air froid et agréable nous oblige à nous couvrir en utilisant tous nos vêtements chauds.

Fatemeh KOHANDANI

Le Ta'ziyé

un rituel religieux spectaculaire

Pendant le mois de Moharram, les chiites célèbrent le deuil de l'Imam Hossein. Le jour de l'Achoura, dixième du mois de Moharram, le fils de l'Imam Ali et petit-fils du prophète Mohammad, en compagnie de 72 fidèles et membres de sa famille, encerclés par une troupe de milliers de soldats de Yazid, furent privés d'eau et sauvagement massacrés dans le désert de Karbala.

Paradoxalement, ce carnage cruel et déloyal devint une source d'inspiration pour tous les chiites. Le martyr de l'Imam Hossein donna encore plus de force à son message: ne jamais s'incliner devant

Les origines des spectacles religieux en Iran

La mise en scène de cérémonies religieuses était pratiquée en Iran bien avant l'avènement de l'Islam. Les zoroastriens célébraient l'accueil d'un nouvel adepte par une cérémonie d'initiation qui avait également pour fonction de rappeler à tous les anciens les préceptes fondamentaux de leur religion. Une estrade était dressée au milieu de la salle et l'on attribuait à chacun des participants des masques qui représentaient sept symboles : le soleil, le corbeau (symbole du messager), l'homme ordinaire, le père, les soldats, les lions et enfin, le masque du " Nimfousse " porté par le postulant. Les déguisements les plus importants étaient attribués aux membres les plus avertis et les autres se répartissaient les nombreux masques de lions ou de corbeaux. Dans une atmosphère effrayante entretenue par le croassement des corbeaux et le rugissement des lions, le candidat était soumis à des épreuves qui symbolisaient le dépassement de la faim, de la soif et de la mort. On lui bandait les yeux et ses mains étaient liées par des ficelles faites d'intestins de volaille. Il devait d'abord franchir une fosse remplie d'eau, puis, tel un cadavre, se coucher dans une tombe, repousser une épée maculée de sang ainsi qu'une couronne dorée et finalement, prononcer son allégeance à Mithra.

Le culte de l'opprimé

Les Iraniens ont toujours eu un très grand attachement aux héros dont le sang a été versé injustement et de manière déloyale. Siavoche, une des figures de la mythologie perse

célébrée dans le Chahnâmeh de Ferdowsi, fut assassiné par Afrâssiâb, lui-même manipulé par Garssivaz. Simin Dânechvar, dans son célèbre roman intitulé " Souvachoun ", décrit le déroulement de la célébration du deuil de Siavoche, qui avait lieu chaque année, après les moissons, sous un arbre saint nommé "l'arbre Guissou."* L'utilisation de symboles dans ce spectacle, tels les anges de la terre, du vent et du feu, sera repris plus tard dans le Ta'ziyé. La présence des spectateurs autour de la scène et leur interaction dans le spectacle est une autre particularité à relever. Leurs manifestations, vocales et physiques, créaient une atmosphère proche de la réalité.

Au deuxième siècle de l'hégire, lorsque l'Islam s'imprégna dans la culture perse, les Iraniens puisèrent dans leur héritage culturel des éléments théâtraux pour glorifier le martyr de l'Imam Hossein.

Le spectacle, en tant qu'art pédagogique

Les Grecques considéraient le théâtre comme l'école des adultes. A leurs yeux, il mettait en valeur l'amour de la patrie, l'esprit chevaleresque, la pureté et d'autres qualités qui font honneur à l'homme. Dans toutes les civilisations, les spectacles religieux ont servi à rappeler aux fidèles leurs croyances. Des évènements dramatiques ou historiques ont été utilisés comme support pour transmettre des messages.

En Iran, aux environs de l'an 560 de l'hégire, on commenca à écrire des drames décrivant les souffrances infligées à la famille de l'Imam Hossein. Khârazmi, écrivit, à cette époque "Maghtal ol Hossein", dont quatorze des sujets de ce livre concernaient les souffrances et les vertus du troisième Imam chiite. Ce sixième siècle offre les premiers scénarios dramatiques rédigés sur cette tragédie, focalisant sur ses aspects émouvants et passionnants.

Du spectacle muet à l'ode

Le Ta'ziyé, jusqu'alors muet, mettant en scène des acteurs costumés, à cheval ou à pied, trouva peu à peu un langage. La narration et le dialogue poétique avaient déjà une longue histoire en Iran, mais le Ta'ziyé offrit une nouvelle forme de dialogue ; mokhâlef khâni et Mâvâfegh Khâni, respectivement, chant en opposé et chant en accord. Ainsi, en attribuant un style de mélodie propre à chaque personnage, les rôles négatifs et positifs étaient mieux perçus par les spectateurs et les aidaient à suivre l'histoire.

La musique trouva donc toute sa place ; les premiers instruments utilisés furent le dôhôl, une sorte



de percussion et le sôrnâ, un instrument à vent. Ils accompagnaient la présentation du spectacle, celle des acteurs, soulignaient les dialogues et retentissaient pendant les combats. Lors du martyr des disciples de l'Imam Hossein, ils vibraient d'une émotion partagée par le public, s'élevaient à l'entrée des anges et rugissaient à celle de Satan et de ses suppôts. Lorsque la belle voix du " Ta'ziyé Khân ", le chanteur-vedette, se mêlait aux mélodies ambiantes, les spectateurs étaient alors parcourus de frissons. Différents accords musicaux traditionnels furent développés pour l'accompagnement de chaque personnage.

Grâce au Ta'ziyé, d'autres expressions artistiques purent s'affirmer. Un style de peinture illusionniste appelé "Ghahvé Khânéï", se répandit parmi les peintres qui trouvèrent dans les estaminets une galerie idéale pour s'exposer. Dans ces lieux, ils peignirent des fresques ou des toiles sur les mythologies du Chah Nâmeh et des scènes de Karbala.

Le Ta'ziyé est un spectacle religieux qui commémore la tragédie de Achourâ. Il a évolué au fil des temps pour aboutir à une forme d'expression théâtrale pure et unique en son genre. Bertold Brecht, Peter Brook, Grotowski et d'autres, ont trouvé une source d'inspiration dans cet héritage culturel.

Le Ta'ziyé sort de l'ombre

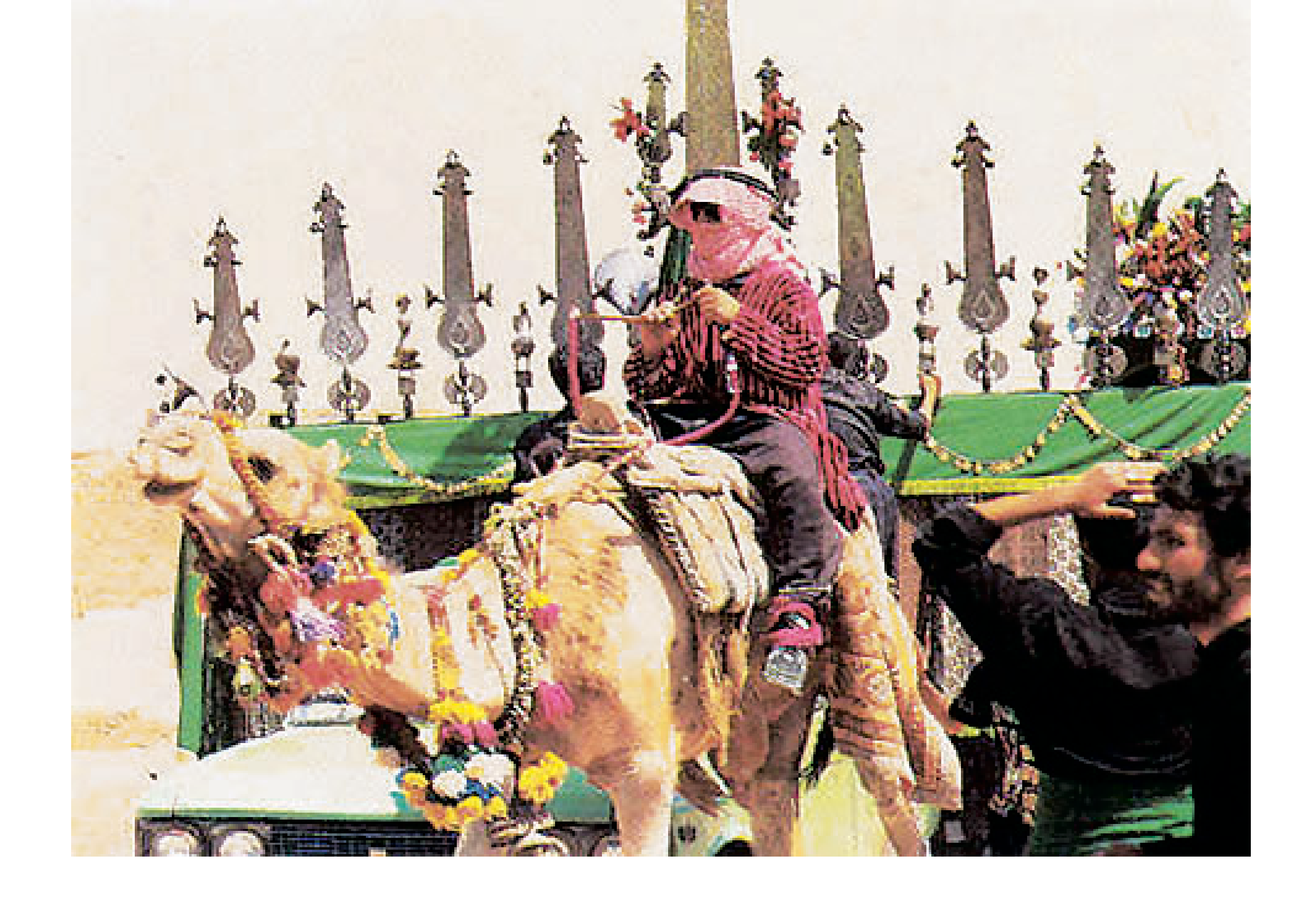
Pendant des siècles, les chiites eurent de la peine à célébrer l'Achoura. A cet égard, ils ne jouirent pas toujours de liberté d'expression. Il y eu même des représailles violentes sous certains Califats qui donnèrent lieu à des émeutes et des morts.

L'accession de la dynastie Safavide au pouvoir, fut une aubaine pour le Ta'ziyé. Au 16ème siècle, lors de la Renaissance en Europe, l'art chiite rayonna partout en Iran. Il manifesta sa splendeur jusque dans les plus petites catelles des mosquées d'Esfahan. Le chiisme, devenu religion officielle, libéra le Ta'ziyé de toutes ses contraintes et dans cette atmosphère d'effervescence créatrice, ce spectacle se répandit pour atteindre son apogée pendant la période de la dynastie Qâdjâr.

Les Takâiyâ

Les Takâiyâ sont les plus anciens théâtres de l'Iran et certains bénéficiaient d'une grande notoriété. Leur architecture évolua peu à peu : des loges furent installées pour les femmes et les hommes, une estrade de scène fut dressée, une place autour de l'estrade réservée aux scènes de galop des chevaliers et une allée aménagée pour faciliter l'entrée des animaux (chevaux, chameaux et même parfois éléphants) ainsi que leur sortie. Il y a environ 150 ans, au temps de Nâsser ed dîn Shah Ghâdjâr, le plus fameux théâtre fut le Takiyé Dôwlat, inscrit dans les annales comme le sommet de l'architecture des Takâiyâ. Immortalisé par le grand peintre Kamol ol Molk. Il





comprenait une estrade d'un diamètre de 18 mètres, d'une hauteur de 90 cm ainsi qu'une allée de 6 mètres de largeur. L'amphithéâtre pouvait accueillir jusqu'à 20000 spectateurs et pendant les saisons froides, était recouvert d'un chapiteau. Les costumes, les épées et les boucliers étaient prêtés par le musée royal. Un carrosse offert par Napoléon à Fath Ali Shah, tiré par huit chevaux, transportait Yazid et Shemr.

L'accueil réservé à ce spectacle aujourd'hui, montre que le Ta'ziyé n'a rien perdu de son éclat. De génération en génération, il s'est transmis et affirmé comme un vecteur de la mémoire collective.

Références :
" Le théâtre en Iran",
Behrouz GHARIBPOUR,
Bureau des recherches culturelles.

Shahin ASHKAN



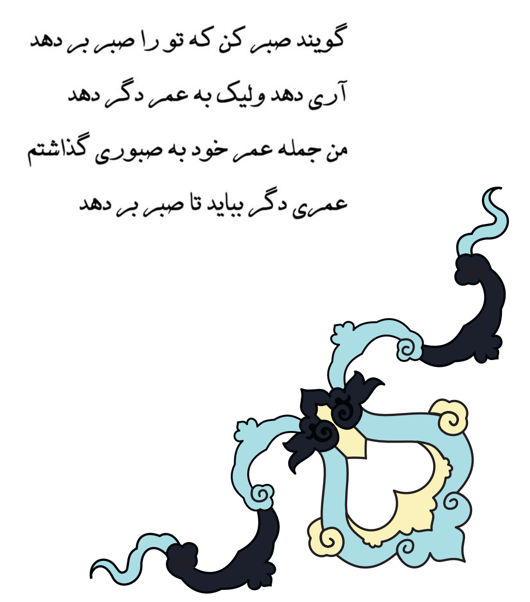
* "Nakhl gardâni", littéralement traduit: "la procession du palmier " est également une cérémonie qui a ses racines dans le mythe de Siavoch et est toujours pratiquée dans différentes régions de l'Iran, pendant l'Achourâ. "Nakhl gardâni" de Ali Baloukbâchi, Bureau des recherches culturelles.



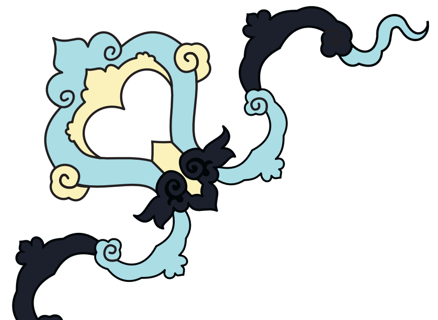
Kassaï de Merv

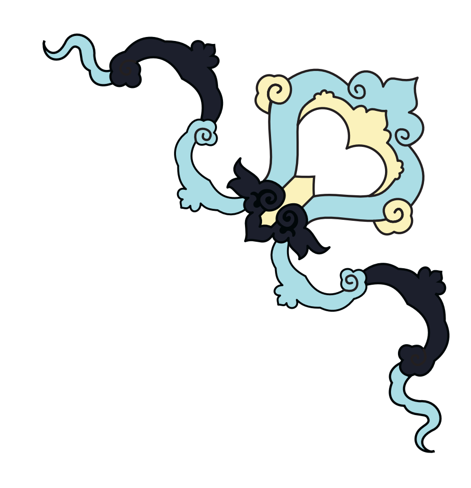
Hakim Abu-Al-Hassan Kassaï, grand poète chiite du IVe siècle de l'hégire, naquit en 341 à Merv. Sa biographie reste lacunaire mais on sait néanmoins qu'il fut de son vivant un poète confirmé et reconnu, qu'il fit de vieux os et qu'il vit l'époque samanide et l'arrivée des Ghaznavides au pouvoir. Malheureusement le peu qui nous soit parvenu de sa poésie ne suffit pas à constituer un recueil. Elle comprend essentiellement des pièces courtes chantant la sagesse et la clairvoyance, suggérant la mélancolie de la vieillesse et la fuite du temps. Mais Kassaï est surtout maître dans la célébration de la nature. Il évoque dans son œuvre avec grâce la beauté et la splendeur des éléments naturels. Sont invoqués entre autres et de manière récurrente le soleil, le ciel, la faune et la fleur. Le poète vécut jusqu'à la fin du siècle mais on ne peut dater avec exactitude l'année de sa disparition.

On me prêche la patience
et de guetter ses fruits
Mais cette claire imminence
qui brisera mes nuits
Et cette lointaine attente
ont laminé mes jours
Une autre vie, une renaissance
pour mes désirs inassouvis



گویند صبر کن که تو را صبر بر دهد
آری دهد ولیک به عمر دگر دهد
من جمله عمر خود به صبوری گذاشتم
عمری دگر بباید تا صبر بر دهد



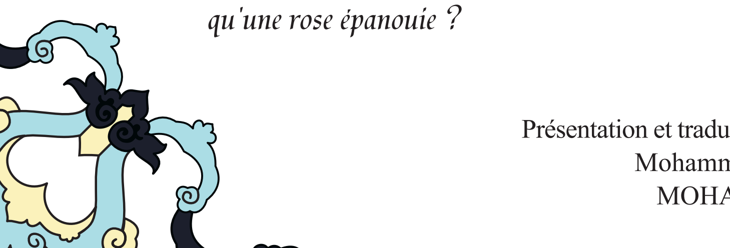


Caresse du regard
le nénuphar de jais
esseulé sur les flots
Glaive endurci
rubis onduleux
dans le mitant des eaux
Couleur d'azur
doré au centre
à l'instar du ciel
Brillante lune
étant pleine
au terme de son rituel
Moine décrépit
dont les années
ont pâli les deux joues
Teint blafard
vêtu d'une soutane
si noire si floue

نیلوفر کبود نگه کن میان آب
چون تیغ آبداده و یاقوت آبدار
همرنگ آسمان و به کردار آسمان
زردیش بر میانه چو ماه ده و چهار
چون راهبی که دو رخ او سال و ماه زرد
وز مطرف کبود ردا کرده و ازار

La fleur est un don
qui vient du paradis
Par elle notre nature
enfin s'est adoucie
Tu l'abandonnes, ô fleuriste
contre une pièce de monnaie !
Qu'apporte-t-elle de mieux
qu'une rose épanouie ?

گل نعمتی است هدیه فرستاده از بهشت
مردم کریم تر شود اندر نعیم گل
ای گل فروش گل چه فروشی به جای سیم
وز گل عزیزتر چه ستانی به سیم گل





Présentation et traduction libre
Mohammad-Javad
MOHAMMADI

Sohrâb Sepehrî

Au jardin des compagnons de voyage



Je viens de Kâchân
Je suis peintre
Je fais parfois une cage avec des couleurs, je vous la vends
Pour que le chant du coquelicot, qui se trouve dedans
Rafraîchisse votre cœur flétri de solitude
Oh! Ce songe qui me vient, ce songe !
Ma toile est morte
Je sais bien que le petit bassin de ma peinture
Manque de poissons.

Le peintre de la poésie persane contemporaine, Sohrâb Sepehrî est à n'en pas douter l'un des plus grands poètes de l'Iran moderne. Il naquit en 1929 à Kâchân, la ville qu'il affectionnait surtout pour son désert. Celui-ci évoque pour le poète la solitude, l'immensité et la liberté; des thèmes qui informent l'œuvre sepehrienne. Par là même, il suggère à son lecteur "imaginaire" d'être " immense, solitaire, modeste et solide". Lui-même, il vécut en solitaire toute sa vie. Reconnu comme peintre avant d'être élevé aux premiers rangs de la poésie moderne, Sohrâb publie son premier recueil, *La Mort de la couleur*, en 1962. Viennent ensuite: *La vie des sommeils, Les décombres du soleil* et *L'Orient de la douleur*. Ces derniers se font l'écho de la poésie nimaienne. C'est dans *Les pas de l'eau*, *Le voyageur*, et surtout *L'espace vert*, qu'on entend les pas d'une nouvelle poésie, pure et transparente, laquelle est à la recherche des origines en empruntant la voie de la simplicité. Intimité et clarté y prennent donc une place prépondérante. Sohrâb est effectivement le poète de l'eau et de la lumière. De ce point de vue, l'eau constitue dans son oeuvre un "purificateur", qui rend neuf les regards. L'eau est la clarté. Elle va à l'encontre des complexités.

Ce regard "paisible" qu'il porte sur le monde lui attira certes de sévères critiques de la part des "intellectuels" de l'époque qui exigeaient de lui de combattre avec eux les misères sociales. Cependant, le poète reste à l'écart des courants, des idées politiques, ce qui ne veut d'ailleurs pas dire qu'il restait en dehors de son temps. Au contraire, sa poésie, dans son ensemble, est une réaction contre la violence des temps modernes. Dans cette optique, il offre place dans son œuvre à tout ce qui aura su adoucir notre monde. L'image et le mot s'y entrelacent afin de donner naissance à une phrase, qui "coulerait comme de l'eau", et dont la transparence ne signifie en rien qu'elle ne soit profonde. Le mysticisme de la poésie sepehrienne, prend son origine dans cette même simplicité, voire la pureté qu'on trouve dans son éloge de la lumière, la vérité et l'amour. Le poète cherche effectivement, par la poésie aussi bien que par la peinture, à nous rappeler ce " commencement originel" où " la vie n'était qu'une pluie de fête et de printemps…une vasque de musique". Ce mysticisme s'abreuve notamment aux cultures de l'Extrême-Orient. Sohrâb effectua entre autre, des voyages au Japon, en Inde et en Chine. D'où vient sa passion pour des pensées bouddhistes et taoïstes. La nature se trouve ainsi au coeur de son œuvre, et sa poésie évoque le Haïku japonais: une poésie courte, pleine de sensations, et qui fait l'éloge de la nature. Celles-ci marquent aussi ses toiles.

La solitude et le voyage constituent d'autres thèmes de la poésie sepehrienne. Le poète aspire toujours au voyage. Cela constitue le côté exotique de son oeuvre. " Il faut partir ", répète mainte fois le poète, qui s'ennuie dans " cette ville ", symbole du monde que l'on s'est construit, où " il n'y a personne pour éveiller les héros dormant au bois de l'amour ". Sohrâb concevait ainsi toute la vie comme un voyage, et l'homme comme un voyageur. En lisant ses poèmes, on est atteint de "cet étrange sentiment qu'a un oiseau immigrant". Et on entend incessamment une voix qui chuchote à nos oreilles, et qui nous appelle au voyage:

Des voyages rêvent de toi dans leurs ruelles
Dans des villages lointains, des oiseaux se félicitent de t'avoir rencontré.

Derrière les mers

Je ferai un bateau
Je le jetterai sur l'eau
Et m'éloignerai de cette étrange terre
Où il ne se trouve personne pour éveiller les héros
Dormant au bois de l'amour.
Mon bateau sera sans lumière
Et mon cœur d'espoir en perle
Je conduirai sans arrêt.
Je ne me lierai pas aux espaces bleus
Ni aux sirènes qui émergent de l'eau
Et qui dans le reflet de la solitude des pêcheurs
Déploient le charme de leur chevelure.
Je conduirai sans arrêt
Je chanterai sans arrêt
Car il faut s'éloigner
De cette ville dont l'homme
Manque de mythes
Et dont la femme n'est pas une belle grappe de raisin
Aucun miroir dans un hall n'y reflétait les joies
Ni même l'eau d'un fossé ne reflétait une flamme.
Il faut s'en éloigner
La nuit a fini de chanter
C'est alors au tour des fenêtres.
Je chanterai sans arrêt
Je conduirai sans arrêt
Derrière les mers se trouve une ville
Où les fenêtres donnent sur l'intuition
Les toits s'offrent aux colombes qui fixent
Le jet d'eau de l'intelligence humaine
Tout enfant de dix ans y tient à la main
Une branche de connaissance.
Les gens de la ville regardent de la même façon
La cloison, la flamme et le doux sommeil
La terre y entend la musique de ton sentiment
Le vent apporte la voix de plume des oiseaux mythiques.
Derrière les mers se trouve une ville
Dont le soleil est aussi vaste que les yeux des matinaux
Où les poètes héritent de l'eau, de la raison et de la lumière
Derrière les mers se trouve une ville
Il faut faire un bateau.

Le voyageur

...
Je m'ennuie étrangement.
Et rien, ni ces instants parfumés qui s'éteignent sur les branches de l'oranger
Ni cette sincérité qui existe dans le silence de deux feuilles de cette giroflée
Ni rien d'autre ne me délibère
Du déferlement du vide qui nous entoure.
Et je crois que ce chant mélodieux
De la douleur ne s'arrêtera jamais.
...
Il existe toujours la distance.
Bien que la courbe de l'eau fasse un bon oreiller
Pour le sommeil doux et léger du nénuphar
Il existe toujours la distance.
Il faut se donner à l'amour
Sinon, le murmure de la vie serait gâché
Entre deux lettres.
Et l'amour, c'est un voyage vers l'heureuse clarté de la quiétude des objets.
Et l'amour, c'est la voix des distances.
La voix des distances, qui sont
- plongées dans l'obscure
- non, qui sont propres comme l'argent
Et qui noircissent en entendant un rien.
Un amant est toujours solitaire.
Il a la main posée dans la main fragile des secondes
Lui et les secondes vont au–delà du jour.
Lui et les secondes se couchent sur la lumière.
Lui et les secondes offrent à l'eau le meilleur livre du monde.
Et ils savent très bien
Que nul poisson n'a jamais su dénouer
Les mille et uns nœuds de la rivière.
A chaque minuit sur des bateaux de l'Ishrâgh
Ils vont sur les eaux de la guidance
Ils accompagnent jusqu'à la révélation de l'étrange.
...
Je suis encore en voyage.
Je m'imagine que sur les eaux du monde
Se trouve un bateau
Que je conduis, depuis des milliers d'années,
Tout en fredonnant le vivant chant des marins anciens
A l'oreille des interstices des saisons.



Vers où me conduit le voyage?
Où les traces de pas restent-elles inachevées?
Où dénouera-t-on les lacets des chaussures aux doux doigts du loisir?
Où sera l'arrivée, pour y étendre le tapis
Et s'asseoir insouciant
Et écouter
Le son d'une assiette qu'on lave
Au robinet du voisinage?
…
Il faut partir.
J'entends la voix du vent, il faut partir.
Et moi, je suis un voyageur, O vents de toujours!
Emportez-moi vers l'étendue où se forment les feuilles!
Emportez-moi vers l'enfance salée des eaux!
Et alors que le corps du raisin mûrit
Remplissez mes chaussures du bel ondoiement de la modestie!
Aussi haut que s'envolent les récurrentes colombes
Elevez mes instants dans le ciel blanc de l'instinct!
Et transformez l'accident de ma présence près de l'arbre
En une pure relation perdue!
Et dans la respiration de la solitude
Fermez les petites fenêtres de mon intelligence!
Envoyez-moi vers le cerf-volant de ce jour!
Emportez-moi vers la quiétude des dimensions de la vie!
Montrez-moi la présence de l'agréable "néant"!

Présentation et traduction
Rouhollah HOSSEINI

Illustration: N.Malek

Madame F. est une femme heureuse

Madame F. est une femme heureuse. Tout le monde partage cet avis. Tous les samedis matins, sa mère l'encense avec de la *rue sauvage* en invoquant : " Que les yeux des jaloux crèvent de dépit!". La mère de Madame F. est convaincue que l'encensement du samedi dans la matinée est de meilleur augure.

Il y a déjà vingt-cinq ans que Madame F. s'est mariée avec Monsieur F. Celui-ci est un brave type. Tout le monde partage cet avis. Il est employé au Ministère de l'Education Nationale. Il n'est pas enseignant ; il dresse la liste des rémunérations du personnel du district. Il sait de science certaine le traitement que touche chacun des enseignants du district. Il connaît par cœur ceux qui sont montés en grade et ceux qui ne le sont pas. À la fin de chaque mois, après avoir dressé et livré la liste des rémunérations du personnel, Monsieur F. touche son traitement qu'il remet en entier à Madame F. Celle-ci lui offre une tasse de thé fraîchement infusé. Le premier jour de chaque mois, au soir, lors de la rentrée de Monsieur F., le thé est toujours fraîchement infusé. Madame F. l'accueille avec un sourire tout en lui souhaitant bon courage. Elle se met ensuite à recompter les billets. Elle connaît sur le bout des doigts la mensualité que touche son mari jusqu'aux derniers sous et billets. Pourtant elle ne se refuse pas à la recompter au premier jour de chaque mois, jusqu'aux derniers sous et billets. On dirait qu'elle en éprouve un plaisir raffiné. Monsieur F. lui dit: " Tu en connais la somme, mais pourquoi tu la recomptes ? " Mais à lui aussi cela fait un grand plaisir de voir les billets s'envoler un à un d'un côté et se poser en s'entassant de l'autre. Il regarde les billets, il sourit, il boit à petites gorgées son thé et raconte ce qui s'est passé à son bureau dans la journée. Un tel s'est élevé d'un échelon et un tel piétine sur le palier.



Madame F. lui prête une oreille attentive, par curiosité. Même quand elle voit quelques jours plus tard l'épouse d'un instituteur quelconque faire la queue à la porte d'une boucherie, coiffée d'un foulard neuf, elle ne s'en ébahit pas. Et comme elle n'est pas envieuse, elle lui en parle avec éloge et si elle voit une institutrice bottée de chaussures neuves, mais qui n'a pas pris du galon, elle reste muette de surprise, et quoiqu'elle ne soit pas envieuse, elle ne trouve pas la force d'articuler une seule parole, de prononcer un éloge plus ou moins sec.

Après avoir recompté le traitement de son mari, Madame F. se lève pour le mettre dans une cachette qu'elle croit être hors de la portée des autres, tandis que cela n'est qu'un colossal secret de Polichinelle, connu de tous les membres de la famille qui n'en laissent rien paraître. Après avoir enserré son argent dans le lieu secret, elle se met à préparer le dîner.

Le dîner fini, la vaisselle faite, et tout le monde s'étant mis au lit, elle s'attable dans la cuisine pour prendre son thé. Elle prend une feuille de papier et commence à prévoir les dépenses auxquelles elle doit faire face au cours du mois prochain : la viande, les fruits, le riz, les chaussettes pour Yasmin, l'acompte de la télé, les pièces de linge pour Monsieur F., la

réparation du frigo, la laine à tricoter, le cache-col pour Bardia. Ensuite, elle se met à calculer les dépenses du mois passé. Si elle arrive à joindre tout juste les deux bouts avec le traitement de Monsieur F., elle ne s'en réjouit pas. Elle prend à contrecœur une gorgée de son thé. Pendant quelques instants, avec ses doigts légèrement gonflés, elle marque un rythme saccadé sur la table et attache ses regards sur les dessins de la nappe en plastique. Elle se lève ensuite pour éteindre la lampe de la cuisine et se mettre au lit. Si parfois - cela arrive rarement - les dépenses excèdent de peu la recette de Monsieur F., Madame F. ne s'humecte pas le gosier. Elle écarte du revers de la main sa tasse de thé comme si elle n'était pas digne d'en siroter une gorgée. Elle prend la tête entre les mains et reste d'humeur chagrine pendant quelques jours. Les jours d'après elle suit plus attentivement les émissions radiophoniques sur les recettes de cuisine. Elle étudie aussi celles parues dans les magazines féminins qu'elle emprunte à ses amies et voisines. (Jamais elle ne dépense pas un sou pour acheter des livres et des magazines.) Elle n'a qu'une idée dans la tête : apprendre à cuisiner de bons plats à peu de frais. Elle est enthousiasmée d'avoir préparé " un dîner à bon marché " en ajoutant au riz aux lentilles de la veille un bichet d'eau, de l'oignon frit et quelques os de gigot de vieux rogatons : un certain potage que tout le monde prend pour un vrai régal. Madame F. en sourit et se félicite de son art de bien accommoder les restes.

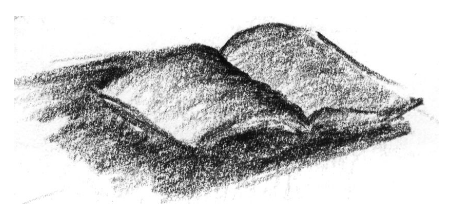
Il arrive, quoique rarement, que certains mois soient à moindres frais. C'est alors que Madame F. sourit de satisfaction. Elle ingurgite son thé jusqu'à la lie de la tasse en le considérant comme le prix de son mérite personnel. Portant la main sous le menton, elle regarde la cour où il fait sombre à ce moment de la nuit. Elle ne voit rien, mais n'importe ! Madame F. ne veut rien voir. Elle ne jouit que du bonheur.

Le jour d'après est un beau jour. Peu importe qu'il neige ou qu'il fasse très chaud. L'essentiel est que Madame F. s'achemine vers la banque. Elle va mettre à la caisse d'épargne, en tenant la balance égale entre ses deux enfants, les économies qu'elle a faites au mois précédent. Chemin faisant, elle ne cesse de rêvasser. Elle ne sent pas la neige qui se glisse à l'intérieur de ses chaussures usées par les trous des semelles. La chaleur a pour le seul effet de faire des anneaux humides et un peu fétides sous les aisselles de Madame F. Mais Madame F. ne sent ni le froid ni l'odeur âcre de la sueur de son corps. Madame F. cogite, calcule et combine des plans. " Peut-être qu'il serait possible, dans quelques années, d'envoyer Bardia continuer ses études à l'étranger avec cet argent. Quand Yasmin déciderait de se marier, ou pourrait lui constituer une belle dot avec cet argent. " L'esprit humain anticipe avec habileté sur le temps et en viole la loi et des beaux rêves d'un avenir lointain rebrousse chemin vers les souvenirs d'antan.



Il faisait chaud ce jour d'été où Bardia vint au monde. Un joli nouveau-né robuste pesant quatre kilogrammes, un véritable athlète! La layette de Bardia ne laissait rien à désirer. Une douzaine de tricot de corps, une douzaine de caleçons, une douzaine de bavettes qui s'attachaient par des ficelles bleues, tous brodés à la main d'un lapin, d'une souris, d'un pigeon ou de fauves quelconques. La mère de Madame F. avait excellé dans la préparation de la layette. À côté des vingt-quatre couches en mousseline blanche brodées d'une rose se trouvaient quelques changes-complets, ces couches-culottes jetables qui venaient d'être à la mode dans le temps. Les couches-culottes jetables se vendaient très cher à l'époque mais le jeu en valait la chandelle : voir les yeux écarquillés d'étonnement de la famille de Monsieur F. et de tout son entourage valait cette dépense inhabituelle. Madame F. a soigneusement gardé ces langes dont elle n'a jamais appris le nom et dont elle n'a jamais fait usage ;





elle les a gardés dans une grande valise où elle a fourré ses plus précieuse affaires : sa robe de mariée, les petites bottines de Yasmin, les cahiers de devoirs de la sixième de Bardia et de Yasmin et autres colifichets et babioles. C'est très exigu, chez eux. Ils habitent dans une bicoque étriquée. Mais chaque fois que Yasmin et Bardia lui demandent à cor et à cri de jeter à la poubelle cette valoche moche et informe, Madame F. ne cède pas au despotisme des enfants. Elle se creuse la tête et trouve un expédient pour caser les bouquins de Bardia ou ranger les affaires de Yasmin et la valoche moche et informe demeure en place dans la bicoque exiguë.

Madame F. sous la rafale de neige ou le soleil ardent s'achemine vers la banque en évoquant les souvenirs du passé et en caresser les rêves de l'avenir. Tout le long du chemin, elle serre son sac sur son flanc. On ne peut plus se fier à la poignée du sac : la ville est peuplée de voleurs et de pickpockets.

Arrivée à la banque, elle se croit introduite chez une vieille amie. Elle connaît depuis longtemps madame Taghi-Zadegan, la directrice de la banque. Dès le jour où elle alla pour la première fois à la banque ouvrir un compte d'épargne au nom de Bardia. A l'époque, madame Taghi-Zadegan était employée de banque : une jeune fille svelte et de joyeuse humeur. Sa franche gaieté naturelle n'est pas encore entamée mais la sveltesse de son corps de jeune fille s'est légèrement altérée. Madame F. s'émerveille de l'habileté et de la finesse de madame Taghi-Zadegan dans la gestion de la banque et du personnel, d'autant plus que qu'elle sait que madame Taghi-Zadegan est la mère d'une fille et d'un garçon un peu moins âgés que les siens. La directrice de la banque reçoit à bras ouverts Madame F. et commande du thé pour elle. Elle prend aussi des nouvelles des enfants de sa cliente intime et donne des nouvelles des siens. En discutant le bout de gras sur un ton maternel, elle répond aux appels téléphoniques et paraphe les relevés de compte et autres documents bancaires, conduit ses subordonnés au doigt et à l'œil.

Sur le chemin du retour, Madame F. se met à apprécier les qualités de la directrice de la banque. Comment madame Taghi-Zadegan parvient à faire brillamment deux choses à la fois: D'une part, elle s'occupe excellemment des soins de son ménage et de l'autre, elle accomplit brillamment les fonctions de sa charge. Elle se dit : " Peut-être ce ne serait pas si difficile, il ne faut pas s'en faire une montagne. Si j'étais restée dans l'Education Nationale, sans doute je serais déjà nommée administratrice d'un service. " Mais elle sait bien qu'à l'époque son travail ne l'intéressait pas du tout. Le jour où Monsieur F. lui demanda sa main en insistant sur le fait qu'elle devait démissionner de son poste, Madame F. acquiesça à son désir et ne formula aucune objection. Mais cela n'empêche pas qu'un quasi-sentiment de jalousie ou d'envie lui trotte par la tête. En tournant la clef dans la serrure de la porte de son logis, elle se rétracte: " Une femme qui travaille hors de chez soi, ne peut jamais s'occuper comme il faut de la garde de ses enfants et des prévenances conjugales. " En se rendant ainsi justice, elle ouvre la porte et se livre au calme qui règne dans la cour de sa maison toujours bien tenue et propre.

Par moments, lorsqu'elle quitte la banque pour retourner chez soi, elle a dans son sac à main une petite somme de l'argent qu'elle a épargné sur les dépenses du mois précédent. Après avoir hésité quelques jours entre divers projets, sur ce qu'elle devrait faire de cet argent, elle décide de s'offrir quelque chose. Une paire de bas en nylon ou bien un foulard. Toutes les fois qu'elle s'achète ce qu'elle

désire après s'être longtemps débattue au milieu de problèmes insolubles que pose sa conscience, avoir invoqué divers arguments pour justifier sa prodigalité et avoir tout expliqué en détail à son mari, à sa mère et même à ses enfants, elle tombe en un piteux état à telle enseigne qu'elle ne veut pas du tout être vue par quelqu'un de son entourage. Les jours où en donnant un coup de balai aux chambres elle se sent les reins brisés, elle se souvient de son emplette et comme une poupée automate à fond remontée, elle accélère son balayage. Quand, faisant la queue devant une boucherie ou une boulangerie, elle a les jambes raides et gonflées par la fatigue, le souvenir de son emplette lui fait oublier la douleur ressentie. De retour au bercail, elle se lave la figure et les mains, se peigne les cheveux et s'approche tout doucement de l'armoire. Elle épie les bruits de crainte d'être surprise. Ce moment est l'un des rares de sa vie privée. Le caractère privé de ces moments de son impénétrable discrétion qui lui fait dissimuler son secret à son mari, à sa mère et à ses enfants suscite chez elle un sentiment de culpabilité. Pour décharger sa conscience elle ne s'adonne à sa propre intimité que lorsqu'elle s'est entièrement acquittée de ses devoirs conjugaux et maternels : la maison mieux tenue que jamais, le déjeuner ou le dîner bien préparés et prêts à être servis, vêtements et linge bien lavés et repassés. Au cours de ces rares journées, elle met un temps plus long à rendre ses visites quotidiennes à sa mère et à écouter les tendres épanchements de la vieille femme: elle souffre terriblement de son rhumatisme, la pastèque de la veille au soir lui a ballonné le ventre, la voisine d'en face ne lui a pas offert de potage votif dont elle a fait don à tout-venant du quartier. Madame F. écoute sa mère de toutes ses oreilles et son sentiment de culpabilité de ce qu'elle va faire l'empêche de lui dire qu'à son âge il est tout naturel de souffrir d'un rhumatisme goutteux, que nul être raisonnable ne mange le soir la moitié d'une pastèque et que si la voisine ne lui avait pas porté de potage en offrande votive, la raison en aurait été qu'elle ne lui avait pas donné de riz au safran et à l'amande l'année dernière.

Elle sort de l'armoire le foulard ou les bas enchemisés dans l'emballage cadeau. Toutes les fois qu'elle achète quelque chose, elle demande à la vendeuse de l'empaqueter dans un emballage cadeau. " C'est pour offrir, dit-elle." et elle rougit d'avoir lâché un mensonge mais c'est toujours la même chanson. Contempler le papier bariolé de la manière la plus fantaisiste du paquet accroît son ravissement lors de la visite de ses reliques. Elle détache précautionneusement le scotch, déplie le papier, déballe son ballot et regarde le contenu d'un air extasié.

Elle mettra ce foulard quand ils iront rendre visite au nouveau directeur de Monsieur F. Les bas? Elle les donnera peut-être à Yasmin.

Portant la main sous le menton et les yeux fixés sur le papier bigarré, elle s'estime très heureuse d'avoir un mari qui, loin d'être prodigue comme ses émules, ne lui fait pas l'objection d'être dépensière. Elle a deux enfants en parfaite santé. Yasmin qui, dit-on, est belle et pondérée et qui passe pour un véritable cordon-bleu et dans la famille, Bardia plus haut de stature que les enfants du même âge, studieux et aspirant à devenir ingénieur de génie civil. La famille possède une maison qui, quoique trop petite, l'a libérée de la dure contrainte d'être locataire et d'amadouer le propriétaire. Qu'est-ce qu'il lui faut à une femme dans la vie ? " Je suis heureuse, se dit Madame F. " Et Madame F. est comme un coq en pâte et sa mère ne manque pas à encenser avec de la *rue sauvage* tous les samedis matins sa fille.

Zoya PIRZAD

Traduit du persan par
Reza ZATALYAN



Illustration: N.Malek

REDACTION ET ADMINISTRATION
Tchahar-rah Vezarate Djang

Téléphone: No 388
Adresse télégraphique:
TEJOUR-TEHERAN

Le numéro: 0,50 rial



ABONNEMENTS

	IRAN	ETRANGER
1 an	100 rials	140 rials
6 mois	50 »	70 »
3 mois	30 »	40 »

PUBLICITES

2e page	4 rials
3e »	3 »
4e »	2 »

Petites annonces: 0,50 rial la ligne

Paraît les lundis, les mercredis et les vendredis

Le plus fort tirage des journaux en langue étrangère publiés en Iran

L'importance et l'intérêt de la Numismatique

La numismatique n'est pas, comme on est souvent tenté de le croire, l'apanage des vieux savants grognons et inutiles. Monsieur Paul Muracciole, le distingué professeur du Lycée Razi, a bien voulu exposer dans cet article, l'importance capitale et le puissant intérêt que, dans notre pays tout particulièrement, peut présenter cette science pour un esprit quelque peu curieux des choses du passé.

La science appelée Numismatique ayant pour objet l'étude et le classement méthodique des monnaies et des médailles anciennes offre à l'investigation du savant et à la curiosité du chercheur un champ vaste et riche.

La masse imposante des ouvrages qui en traitent, témoigne des efforts qui lui ont été consacrés et rend compte des travaux souvent admirables qu'elle a inspirés.

On fait remonter à Pétrarque, l'un des promoteurs du mouvement, les premières études critiques de la numismatique de l'Antiquité. C'est cependant Eckhel, ce prodigieux érudit autrichien du XVIIIème siècle que l'on considère comme en étant le véritable père. Par la suite, de nombreux savants lui ont consacré le plus clair de leur activité, tel J. de Morgan pour ne citer qu'un des derniers en date des grands spécialistes de la numismatique orientale.

L'intérêt éveillé par cette science s'explique par son importance au point de vue de l'histoire dont elle est une des sources les plus autorisées et les plus fécondes. Elle peut en effet nous renseigner sur tout ce qui touche à l'activité des peuples disparus. Elle peut nous renseigner sur leur histoire économique (la monnaie y étant intimement liée comme instrument d'échange), sur leur histoire politique (car chaque dynastie accédant au trône, chaque nouvelle forme de gouvernement, tiendra à faire acte d'autorité en battant monnaie), sur leur histoire religieuse enfin. Les premières choses représentées sont relatives au culte divin: l'épi est l'emblème de Cérès, l'aigle celui de Zeus, la chouette celui d'Athéna. Plus tard, lorsqu'apparut sur les pièces l'effigie des Dynastes, les symboles religieux y persistèrent: à quelques rares exceptions près, le revers des pièces Sassanides représentent toujours l'autel du Feu.

Par leur valeur artistique propre, mais aussi en tant que documents archéologiques, les monnaies nous renseignent également sur l'histoire de l'Art. Ainsi les monnaies d'Adrien reproduisent le temple d'Ephèse, une des sept Merveilles du Monde.

Quant à la chronologie, l'épigraphie, l'iconographie, leur importance est évidente.

Quelquefois elles sont le seul document que nous possédions sur certains rois ou certaines villes dont elles nous ont transmis le nom et qui, sans elles, seraient complètement oubliés. Qui connaîtrait autrement, par exemple, la reine Philistis de Syracuse?

En présence même d'autres documents, elles apportent un supplément d'informations qui ne

sont pas à dédaigner; elles peuvent aider à confirmer un texte:

Thucydide raconte que Thémistocle proscrit s'étant réfugié chez le roi de Perse celui-ci, non seulement le reçut magnifiquement, mais encore, lui conféra sorte de souveraineté. Cette dernière allégation n'avait reçu aucune confirmation jusqu'au jour où l'on découvrit une monnaie de Magnésie portant le nom de Thémistocle en toutes lettres.

Mais les monnaies et les médailles ne s'adressent pas seulement au savant qui les étudie de façon systématique et approfondie: par leur beauté et leurs nombreux rapports avec la vie, par tout ce qu'elles évoquent ou suggèrent, elles s'adressent à tout le monde, c'est-à-dire à tous ceux qui ont quelque curiosité des choses du passé.

Pour celui qui n'a pas les hautes visées de l'historien, pour le collectionneur, un des côtés les plus intéressants, amusants presque, de la numismatique, est la représentation des personnages. Quoique nous sachions sur Cléopâtre et Bérénice, ces reines célèbres par leur beauté, et le rôle qu'elles ont joué dans l'histoire, les plus belles pages en disent moins qu'une pièce qui nous a conservé leur charmant profil.

Jetons un coup d'œil sur quelques drachmes arsacides et sassanides pour nous en tenir aux deux dernières grandes dynasties de l'Antiquité " perse " et à quelque chose de très possible a Téhéran. Regardons les rois parthes aux physionomies si intéressantes. Voyez la puissante figure de Mithridate le Grand; grand par sa sagesse et ses victoires, la mine cruelle de Phraatès IV qui pressé d'hériter du pouvoir assassina son père; l'air bonhomme d'Artaban Ill qui fut le possesseur paisible du trône pendant près de trente ans; Artaban V: le dernier des princes parthes, roi décadent sous le règne duquel se produisit la révolte d'Artaxerxés, le fondateur de la Dynastie Sassanide (227 ap. J. C.) Au revers de ces pièces un personnage assis présente un arc, signe de puissance, l'arc parthe dont la flèche célèbre autant que redoutable, inspirait de la crainte aux fiers soldats des légions romaines.

On sent dominante au début l'influence hellénique qui avait persisté dans le pays après le passage d'Alexandre. La légende est écrite en grec; les rois s'y proclament philhellènes. Ils avaient adopté la culture grecque dont le prestige était grand pour accroître leur autorité. Peu à peu le style des effigies se corrompt et devient barbare à l'époque décadente des derniers rois. Les caractères grecs se déforment et l'on voit apparaître à côté d'eux les caractères sémitiques.

L'avènement d'Artaxerxés marque un renouveau de l'esprit iranien; la langue devient l'Iranien; et l'écriture le pahlévi un dérivé de l'araméen des achéménides.

Artaxerxés met fin à la culture hellénique, remet en honneur le culte du Feu, ramène les anciens usages iraniens, et l'on voit apparaître sur le revers des médailles l'autel du Feu entre deux gardiens (le roi lui même et le prince héritier) image qui symbolise bien la protection que les rois sassanides accordaient à la religion sur laquelle ils bâtirent leur pouvoir.

Les querelles des Perses avec les Romains et les Byzantins, mettant les premiers en contact avec l'Occident, n'influent pas sur le caractère du numéraire sassanide. Les monnaies des premiers princes, celles d'Artaxerxés et de Châhpour, d'un genre bien propre, sont cependant comparables aux pièces gréco-latines par leur beauté.

L'effigie de Châhpour est plus qu'une physionomie, elle renferme la psychologie du

personnage. La mise en place dénote un grand sens artistique. Ici comme pour les pièces parthes, le style ne se maintient pas et devient assez grossier à la fin, comme on peut en juger par la reproduction d'une pièce de Khosroès II, le dernier des grands rois sassanides après la mort duquel les arabes eurent tôt fait d'envahir le pays et d'y répandre la religion musulmane.

De ces rois, sans doute, n'avions nous retenu que le nom.

En nous montrant leurs traits, la monnaie les fait revivre et nous pousse à savoir qui ils étaient. C'est la puissance de l'image surtout quand l'image est pleine de vie, et la monnaie nous en fournit de nombreux exemples.

Nous n'insistons pas plus sur le bénéfice que chacun pourrait tirer de la connaissance des monnaies par ce qu'elles disent et la curiosité qu'elles éveillent.

Quoiqu'on en préjuge généralement elles ne sont nullement ennuyeuses. Pour peu qu'on se donne la peine de les regarder de près, on ne tarde pas à en acquérir le goût, et la magie qu'elles exercent alors est telle que très vite on s'y intéresse passionnément.

Paul MURACCIOLE
Journal de Téhéran
12 Fevrier 1936
22 Bahman 1314

L'Exposition d'Art Iranien à Leningrad

La révélation de l'exposition d'art iranien à Londres en 1931, fut les bronzes du Lorestan. Leur beauté, la difficulté de les dater les rendirent célèbres dans le monde entier. Le monde des savants et des grands collectionneurs les classa parmi les chefs-d'œuvre de l'art iranien.

L'exposition d'art iranien de Leningrad (1935) nous révéla aussi un art inconnu et remarquable: l'art de Pasyryk.

En 1924, une expédition soviétique découvrit dans un tombeau de la vallée de Pasyryk, dans l'Altaï, des cadavres de chevaux ornés de masques étranges. Une panthère étalée sur le museau du cheval attaquait un griffon ailé, sculpté dans des formes solides. Une autre panthère stylisée de la même façon sautait sur un cerf très réaliste. Des aigles, des moutons de montagne, des oiseaux, des poissons, des cerfs et des griffons, stylisés et rendus par un tracé réaliste et vigoureux, ornaient le tombeau de Pasyryk. Le bois, l'os, le feutre, la fourrure étaient les matières employées. L'or revêtait les masques, les sculptures, les tissus. L'observation de grands chasseurs et d'éleveurs de troupeaux avait aiguisé l'œil des artistes: chaque mouvement de l'animal, même le plus pathétique et le plus douloureux est rendu avec une précision de maître. Un sens décoratif très sûr stylise les oreilles et les cornes des animaux. La parenté avec l'art scythe y est évidente.

Pasyryk, c'est l'art inédit et nouveau de l'exposition de Leningrad, tandis que les salles sassanides, où presque la totalité de l'argenterie sassanide est réunie, représentent l'ensemble le plus parfait.

Comment l'artiste sassanide compose une scène de chasse dans un plat rond, comment il sait unir le fantastique au réaliste en créant un chameau ailé: la gueule ouverte, d'une vérité saisissante, ne nous choque nullement presque encadrée d'ailes puissantes, déployées avec harmonie. Ce chameau ailé s'adapte aux formes de l'aiguière avec une souplesse et une grandeur monumentale.

La grande leçon de l'exposition iranienne c'est l'art de styliser avec force et imagination. Nous n'avions jamais vu, avant de connaître avec tant de détails l'art sassanide, que les plats et les aiguières sassanides sont les prototypes

immortels de la céramique de Kachan, de Raghès, de Soltanabad. La parenté du lustre avec les reflets métallique de l'or et de l'argent fut si évidente que même les colons bleutés en semblaient les mêmes. Mais ce sont surtout les thèmes animaliers et floraux puissamment orchestrés qui continuent à travers les siècles les formes originales et fantastiques.

L'effort des animaux à s'adapter aux pures courbes géométriques les rend acrobates, et fait subir à leur corps des grossissements et des étirements les plus étranges. Combien nous apparaissent-ils curieux quand, dépourvus de la contrainte du cadre géométrique, ils gardent des proportions difformes, mais impressionnantes par l'originalité de la stylisation. Dans les salles de l'exposition de Leningrad, nous pouvons étudier et admirer toutes les stylisations et tous les réalismes dont l'art iranien fut le maître.

Si la forme eut, dans un laps de temps de 6.000 années, un dialogue des plus dramatiques et des plus hardis avec l'abstraction géométrique et le contour réaliste, les matières employées se prêtèrent aux interprétations les plus diverses. Le bois, l'argent, le bronze, furent sculptés surtout dans l'Iran extérieur. Ils donnent des surfaces qui nous sont familières, mais l'or, qui n'y est plus matière de bijoux, les surpasse en éclat et en force. Quand un animal d'une trentaine de centimètres y est sculpté à grands plans presque cubiques, qui soulignent son volume, alors la valeur artistique d'une surface lisse et lumineuse ajoute une note nouvelle et inconnue à nos sensations artistiques.

C'est là que nous comprenons quelles ressources nouvelles révèle l'exposition d'art iranien de Leningrad. Non seulement notre répertoire des formes s'étend, non seulement nous suivons toutes les étapes d'un réalisme simplifié au fantastique le plus abstrait, mais nous voyons des interprétations sculpturales dans des matières insoupçonnées. Si je me sens attardé parmi les valeurs plastiques, c'est parce que la sculpture iranienne est la manifestation la moins connue de l'art iranien, mais l'art du tissu si célèbre est tout aussi beau et varié à l'exposition.

Tout ce que l'Iran possède de plus précieux et fin éclate dans les tons profonds et contrastés, mais des tissus moins classiques et surtout inconnus du grand public nous attirent. Les salles des missions Koslov en Mongolie furent le point de mire de tous les collectionneurs. Une tête grecque voisinant avec un dragon blanc, c'est très extraordinaire, mais un tapis où de grands animaux luttent violemment, c'est beau et original.

L'Iran si grand et si parfait par son art créa un art mondial, car il s'y était joint l'art de l'Iran extérieur, où la Sibérie et les bords de la mer Caspienne forgeaient un art iranien identique et merveilleux; malgré l'apport de l'art chinois, malgré les influences mésopotamiennes, l'immense voyage que nous fîmes à l'exposition de Leningrad de la Sibérie à travers le Turkestan et la mer Caspienne en Iran même, fut le triomphe de la création artistique iranienne.

C'est l'art iranien qui plia les formes et les couleurs de la nature par une stylisation puissante et imaginative dans des créations plus abstraites, donc éternelles;

Laure MORGENSTEIN
Journal de Téhéran
22 Janvier 1936 - 1 Bahman 1314

Superstitions

Chez les Chinois:

La couleur rouge est très forte, pour éloigner les malheurs.
On met des haricots rouges par terre pour empêcher que le malheur entre à la maison.

Chez les Indiens:

Un corbeau, signe de malheur.
Deux corbeaux, signe de bonheur.
Trois corbeaux, signe de santé.
Quatre corbeaux, signe de fortune.
Cinq corbeaux, signe de maladie.
Six corbeaux, signe de mort.
Neuf vaches vous enlèveront votre bonheur.

Chez les Anglais:

Un parapluie ouvert, quand il ne pleut pas, est le signe de la mort.
Un chat embaumé à la maison empêchera le malheur.

Chez les Iraniens:

Quand le soleil se lève et la pluie commence, on dit que le diable a enfanté.
Des pièces trouvées sur le sol, on dit qu'elles apportent le bonheur.
Une clé empêcherait des difficultés.
Quand on éternue notre cœur s'arrête de battre, l'expression de “à vos souhaits” aide à réactiver le cœur.
Quand on baille, on doit mettre la main sur sa bouche, sinon on perdra l'esprit.
Un papillon noir portera la maladie.
À la vue d'un cheval blanc on doit formuler un souhait.
Quand on passe devant un cimetiére, on ne doit pas respirer fortement parce que les morts sont jaloux.
Si quelqu'un déménage et s'il a une fille, elle se mariera.

Roghayeh ZOGHI
de Tabriz

*La Revue vous souhaite un bon déménagement !

Santour

Le " Santour" est un instrument musical persan qui peut être joué grâce à deux marteaux que l'on appel le"mezrab"avec lesquels on frappe sur des cordes en métal, mais pour pouvoir bien décrire cet instrument musical il va nous falloir beaucoup d'explications....

Ce magnifique instrument iranien a été utilisé pour la première fois par le célèbre philosophe et musicien Abu Nasr farabi dans la deuxième partie du neuvième siècle.

Si vous me demandez de décrire cet instrument, je vous dirais qu'il mesure 90 centimètres de long et 30cm de large, qu'il est composé de 112 cordes en métal, et que chaque corde est située sur un pont que l'on appel le "Kharak", ce qui signifie qu'il y a en tout 9 ponts dans chacune des 9 colonnes.

Il ne faut pas oublier que le bois de noix est la meilleure matière pour créer cet instrument et ses marteaux. Les notes de musique sont en clef de sol et on frappe les cordes métalliques en partant de la gauche; de plus le marteau de droite part de 5-6 ou 7 cm de chaque pont.

Pour finir, je vous dirais que le "Santour" est un magnifique instrument qui a le pouvoir de nous séduire et de nous faire rêver.

Saeed KAMALI DEHGHAN

Quand tu es triste
Et que ton monde est noir

Dis-toi que quelqu'un prie pour toi

Quand le soleil est sombre
Mais que ton jour est bleu

Dis-toi que quelqu'un prie pour toi

Alors, à ton tour

Quand tu poseras ton front sur le sol
Avec un cœur humble

Prie pour ceux qui t'aiment
Ceux qui prièrent pour toi

Zeynab-Alsadat PYAMBARPOUR
De Qom

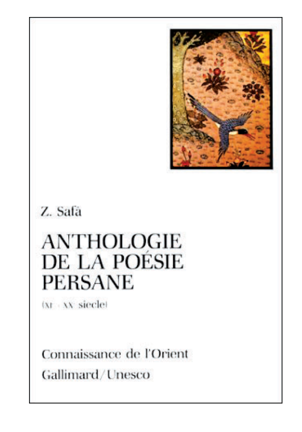




Anthologie de la poésie persane

Par Z.Safâ, traduit par G. Lazard, R. Lescot et H. Massé, Anthologie, Gallimard/Connaissance de l'Orient poche, 1997, 58 F

L'Iran, vaincu au VIIe siècle par les conquérants arabes, trouve bientôt dans la poésie le moyen d'expression le plus approprié à son génie. Née, il y a plus de mille ans dans le Khorassan, province orientale de l'Iran, la poésie persane s'est développée sans interruption jusqu'à nos jours, mariant les souvenirs des littératures préislmamiques aux traditions musulmanes. Elle a, durant des siècles, enchanté les audiences des princes comme elle a enflammé les auditoires des mystiques.Les morceaux choisis de la poésie persane que le lecteur trouvera dans cet ouvrage sont extraits de l'anthologie que le professeur Z. Safâ composa sur l'invitation de l'Unesco et publia en trois volumes, en1960-1961.



L'introduction du présent volume est une traduction abrégée et adaptée, par G. Lazard, du substantiel exposé sur la poésie en Iran que Z. Safâ a mis en tête de son anthologie. Le lecteur y trouvera des indications, illustrées de quelques citations, sur les monuments poétiques laissés par l'Iran préislamique, puis un bref aperçu de la naissance de l'expansion de la poésie persane et, enfin, un coup d'œil sur les origines des différents genres poétiques et sur leur évolution jusqu'à l'époque contemporaine.

Zabihollah Safâ

Zabihollah Safâ, le grand historien de la littérature persane, naquit en 1290 de l'hégire solaire dans une petite ville des alentours de Semnân. Il fit ses études littéraires à l'université de Téhéran, où il devint professeur et mena une vie studieuse. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, on peut citer: *L'histoire de la littérature persane, Le trésor du discours, L'épopée en Iran,...*

- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

Revue de Téhéran

Bulletin d'abonnement

(écrire en lettres capitales, merci)

SOCIETE

NOM PRENOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE/PAYS

TELEPHONE E-MAIL

☐ 1 an 35 Euros

☐ 6 mois 20 Euros

☐ 3 mois 10 Euros

Bon à retourner avec votre règlement à :
La Revue de Téhéran, Etelaat, Ave Nafte Jonoubi, Bd Mirdamad, Téhéran, Iran, Code Postal 15 49 951 199

N° de compte : 720 01 54, à l'ordre du journal Etelaat, chez Banque Melli Iran, succursale centrale de Téhéran, payable en Iran et à l'étranger (en Euro).

OUI

je m'abonne à la Revue de Téhéran

ماهنامه رُوو دو تهران
صاحب امتیاز
موسسه اطلاعات

مدیر مسئول و سردبیر
محمد جواد محمدی

تحریریه
اسفندیار اسفندی، روح الله حسینی،
مریم دوولدر، مسعود قارداش پور،
بئاتریس ترهارد

طراحی و صفحه آرایی
نازمریم مالک

امور فنی
منیره برهانی ، مهدی سعیدی

نشانی : تهران، بلوار میرداماد، خیابان نفت جنوبی،
مؤسسه اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کد پستی : ۱۵۴۹۹۵۱۱۹۹
تلفن : ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر : ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی rdt@etelaat.ir
تلفن آگهی ها : ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

- **ماهنامه «رُوو دوتهران» در دکه‌های اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.**
- **در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.**
- **مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.**
- **چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.**
- **« رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است.**
- **نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.**



La chaîne internationale SAHAR diffusera ses programmes en langue française tous les jours de 5h à 6:30h GMT et les rediffusera de 22:30h à 12h GMT sur Eutelsat, Hotbird 3, fréquence 12,437 GHz en polarisation horizontale.

Diffusion satellitaire: Nilesat 102, 7.0° W
Fréquence: 11919 MHz
Polarisation: horizontale
Symbol rate: 27500, FEC ¾

Diffusion en direct des émissions sur internet:
live.irib.ir
Téléfax: 009821- 22053602
Téléphone: 009821-22162861

EXPOSITION D'ART CONTEMPORAIN IRANIEN

معرض الفن الإيراني المعاصر

بكاتدرائية حديقة الجامعة العربية_الدار البيضاء
2 الى 24 فبراير 2006
Cathédrale Sacré Coeur
Casablanca
2-24 Février 2006

Design: Ghobad Shiva













